OSCAR BRENIFIER

TRANCHES DE VIE

Editions Alcofribas

À propos de l'auteur

Docteur en philosophie (Paris IV-Sorbonne) , Formateur, Consultant, Auteur. Depuis plusieurs années, en France et dans de nombreux pays, il travaille sur le concept de « Pratique philosophique », tant sur le plan pratique que théorique. Il est un des principaux promoteurs de la philosophie dans la cité : cafés-philo, ateliers philosophiques avec les enfants et les adultes, ateliers et séminaires en entreprise, etc. Il a publié de nombreux ouvrages en ce domaine, dont la collection « PhiloZenfants » (éditions Nathan), qui ont été édités dans plus de trente langues. Il est également l'un des auteurs du rapport de l'UNESCO « La philosophie, une école de la liberté ». Avec Isabelle Millon, il a fondé l'Institut de Pratiques Philosophiques, organisme destiné à la promotion et à la formation de la philosophie comme pratique.

À propos du livre

Nous pouvons tirer de nombreuses leçons des événements que la vie nous offre. Des leçons que parfois nous payons au prix fort, très fort. Mais souvent notre conscience, trop occupée à gérer les urgences du présent, met un certain temps à en saisir le sens. Un sens qui la met parfois mal à l'aise. Sur le moment, elle n'est pas prête à recevoir ce qui lui est proposé. Les enjeux en sont trop conséquents, l'interrogation trop douloureuse. Seul l'âge, ou le temps, s'autorise parfois à regarder droit dans les yeux autant de blessantes vérités. En attendant, nous préférons gommer les aspérités, renvoyer aux calendes grecques ce qui nous dérange, taire les questions qui interfèrent dans le déroulement du quotidien.
Cet opuscule relate une vingtaine d'expériences personnelles, que chacun aurait pu avoir vécu, en tentant de saisir la dimension philosophique de ces expériences. Méditer sur l'imprévu, penser l'accident, et donner du relief au quotidien. Un petit exercice de philosophie au quotidien.

Table des matières

Autant en profiter 4
1) Le mensonge 5
2) Feu sacré 7
3) Décalage 10
4) Un autre homme 12
5) Plus important que toi 15
6) Bullshit 17
7) Douloureuse parole 20
8) Propre sur soi 22
9) Passivité 25
10) Une autre réalité 27
11) L'accident 30
12) Une vieille femme 32
13) La mort du père 35
14) Réalité algérienne 37
15) Critique 39
16) Relecture 41
17) Intimité 44
18) Le jeu 45
19) Un nom 48
20) Traces de pas 50

Autant en profiter

Il est différentes manières, diverses raisons de raconter sa vie, de raconter les autres, de raconter quoi que ce soit. Est-ce pour se défouler ? Est-ce pour exorciser les démons ? Est-ce pour nourrir un voyeurisme insatiable ? Est-ce pour ne pas disparaître ? Est-ce pour exister un peu plus ? Est-ce pour meubler les longues soirées d'hiver ?

Il est un autre mode, plus rare de manière explicite, mais toujours présent en filigrane : celui du philosopher. En effet, nous tirons des leçons des événements que la vie nous offre. Des leçons que parfois nous payons au prix fort, très fort. Mais souvent notre conscience, trop occupée à gérer les urgences du présent, met un certain temps à en saisir le sens. Un sens qui la met mal à l'aise. Sur le moment, elle n'est pas prête à recevoir ce qui lui est proposé. Les enjeux en sont trop conséquents, l'interrogation trop douloureuse. Seul l'âge, ou le temps, s'autorise parfois à regarder droit dans les yeux autant de blessantes vérités. En attendant, nous préférons gommer les aspérités, renvoyer aux calendes grecques ce qui nous dérange, taire les questions qui interfèrent dans le déroulement du quotidien.
Pourtant, diverses histoires, de multiples anecdotes jonchent les cloisons de notre mémoire. Images enfouies sous les gravats, mais comme le corps d'un noyé, elles remontent périodiquement à la surface. Nous les ressassons au cours d'innombrables insomnies. Nous les relatons au premier venu. Nous les réservons à ces personnages censés les recevoir sous le sceau du secret, ceux qui nous garantissent que ces paroles brûlantes ne seront jamais répétées. Tant de craintes, de pudeurs, d'angoisses tenaces nous empêchent d'exposer au grand jour les recoins obscurs et honteux de notre être. Le regard de l'autre, ce grand inquisiteur, juge suprême de nos actes et de nos pensées, conscience ultime et impitoyable, nous guette et nous pèse.
En d'autres occasions, pour d'autres psychismes, la tentation est grande de s'offrir en spectacle, directement ou par le biais de quelque déguisement, crinoline qui voile à peine les tortueux méandres de l'âme. Jouissance malsaine ou maladive, qui prend plaisir à souiller autant que possible la vision qui l'obsède, qui cherche à choquer le juré grimaçant qui rôde et menace. Peine perdue, car se dévoiler ainsi devient aisément une drogue, qui ne saura jamais que pour un bref instant alléger la prise de la tenaille qui nous étreint.
Philosopher, se détacher de l'être, l'aliéner pour se laisser être, s'en excentrer pour l'autoriser à se retrouver et librement s'élancer. Laisser respirer cette lumière intérieure, qui ne demande qu'à briller. Pour cela, identifier les ancrages factices, les quêtes futiles, les obligations absurdes, les refrains aussi répétitifs qu'ennuyeux, afin de taire ce qui doit être tu, afin d'éteindre les passions inutiles, afin de se délester des pesanteurs ridicules qui lentement et sûrement nous étranglent et nous asphyxient. Interroger la cohérence du soi, creuser les failles dans notre vision du monde, afin de s'extraire de la gangue que tel un ver à soie nous avons secrété autour et à l'intérieur de notre existence.
Nous avons payé pour ces leçons, nous avons payé de nous-même, nous avons payé plus que nous ne le pouvions ; nous nous sommes même surendetté. Alors pourquoi ne pas en profiter ?

1 - Le mensonge

Son premier souvenir était un souvenir de mensonge. Comme la majorité d'entre nous, sa mémoire la plus ancienne se trouvait liée à l'émergence de la conscience, à la fissure de la réalité. On se rend compte un beau matin qu'il existe un écart irréductible entre les mots prononcés et une chose étrange que l'on percevra plus tard comme la vérité. Autant cette considération peut nous paraître banale à l'âge adulte, même trop, autant un enfant qui entrevoit pour la première fois la duplicité de l'être est saisi par le gouffre qu'un tel sentiment entrouvre sous ses pieds.

Mardi Gras à la maternelle. Chacun devait venir déguiser à l'école. Jour de fête. Il fallait voir les habits et les maquillages, des clowns et des fées, des policiers et des infirmières, et surtout les merveilleux et indomptables cow-boys. Tous les enfants costumés et grimés, tous comme convenu, tous sauf lui : un simple masque lui couvrait le visage, un bête masque, abandonnant le reste de son corps à la fadeur et à la stupidité du quotidien ; un simple masque et rien de plus. Pour comble de malheur il se trouvait seul à arborer une aussi misérable et infamante tenue. Nul autre auprès de qui il eût pu quémander une quelconque complicité. Qui pouvait comprendre son désarroi, embarrassé de se distinguer ainsi, amoindri par un tel dénuement ? Être le seul devenait une douleur pire que la mort. Certaines situations prennent une telle ampleur à cet âge ; chaque âge semble d'ailleurs connaître son propre invivable. Mais ce n'était rien, car le souvenir le plus vivace de cette mémorable journée en son esprit reste encore aujourd'hui ce qui se passa par la suite.

Mère indigne

Sa mère vint le chercher en fin d'après-midi, à la sortie de la fête. Finalement, il s'était quand même bien amusé. Goûter et jeux aidants, il avait peu à peu oublié sa pénible différence ; rien ne dure, heureusement, l'oubli accomplit son œuvre trop méconnue de bienfaisance. Quand la maîtresse reconnut sa mère, elle l'aborda et lui demanda pourquoi son fils était venu à l'école sans déguisement, contrairement aux autres enfants. La mère prit son fils par la main, et avec un aplomb que l'enfant ressentit comme un culot monstre, prétendit ne pas savoir qu'il fallait venir déguiser à cette fête, croyant qu'un simple masque suffisait. En entendant ces mots, le pauvre bambin fut sidéré. Cela faisait une éternité qu'il harcelait sa mère afin qu'elle lui trouvât un déguisement. Combien de fois ne le lui avait-il pas demandé, avec insistance, sans aucun résultat ! Cette réponse le bouleversa, le révolta. Il ignorait que l'on pût parler ainsi, pour dire aussi crûment ce qui n'était pas vrai. Et surtout comment penser que sa mère, qu'il adorait, pût commettre une telle infamie ? À la rigueur, peut-être aurait-il pu accepter que ce genre d'acte, nouveau pour lui, fût réservé aux autres, ou à lui, mais pas à elle. Mais à ce propos ses souvenirs restaient plutôt flous.
L'enfance est l'âge de toutes les exigences. La virginité de l'âme ne pardonne aucune faille. Il

est une sorte de réalisme qui vient avec les années, très semblable à une maladie, comme une sclérose de l'esprit. Certains emplois, ou fonctions, nous amènent peu à peu à adopter d'étranges postures, à attraper divers tics, à prendre de mauvaises positions qui déforment notre être ou notre colonne vertébrale. Ainsi ceux qui ont longtemps pratiqué l'équitation ont parfois une drôle de manière de marcher, les jambes légèrement écartées et courbées, comme s'ils montaient toujours quelque cheval invisible. L'esprit subit identiquement l'implacable et rigide loi de l'habitude. S'il n'y prend garde, il se voûte, se tord, et devient prisonnier de ses propres pratiques, marqué pour toujours par les idées qu'il tolère en lui-même. On ne sort jamais indemne de soi-même, à tel point que si l'on observe attentivement certains vieillards - jeunes ou vieux - on lit dans leurs gestes et jusque sur leur visage les émotions et les sentiments qui les ont animés, trop souvent.

Routine et mensonge

Le mensonge fait partie de ces petites habitudes dont on prend si facilement le pli. « Les hommes sont ce qu'ils sont, nous dira le sage de service, pourquoi en faire tout un plat ? Et puis qu'est-ce qu'un déguisement pour Mardi Gras ? Ce ne sont que broutilles, gamineries, naïvetés dont seuls les enfants, jeunes ou vieux, sont capables. Une fois adulte, pourquoi trimballer encore et prendre au sérieux de tels souvenirs, sans aucun intérêt ? La paix intérieure, cher ami, nous affirme-t-il, vient avec l'acceptation de la réalité, des choses telles qu'elles sont. Sa mère avait sans doute autre chose à faire que de lui chercher un déguisement ; peut-être même n'avait-elle pas assez d'argent pour en acheter un, mais sa fierté l'empêchait de l'avouer à cette maîtresse. »
Il se peut, mais en dépit du judicieux de ces arguments, quelque chose nous retient tous en cette colère enfantine, et nous y retiendra toujours. Il se trouve un légitime amour du juste et du vrai dans ce fils qui se sent floué par des mots lâches et traîtres. Faut-il vraiment s'habituer à la parole comme à une mascarade ? Le pauvre enfant ne connaît pas encore le pacte, il ignore ces honteux arrangements ; il est naïf, il ne saisit pas l'intérêt de tels accommodements. Il apprendra bien, il se rendra compte alors, il verra, l'âge y veillera. Et c'est vrai que l'âge y veille, ou plutôt il endort. Des fissures apparaissent, des craquements se font entendre, on ravaude et on rafistole, il faut bien que ça tienne. « Je te tiens, tu me tiens par la barbichette. Le premier qui rira aura une tapette !»
Pourquoi ce souvenir s'incruste-t-il ainsi dans sa mémoire ? Il n'est pas ici question de nostalgie, nul jardin fleuri n'orne cette réminiscence. Traumatisme alors ? Pourtant l'évocation ne se résume pas à une douleur. Elle est présente, mais un sentiment différent affirme sa présence. Un sentiment d'éveil, d'émergence. On raconte que le Bouddha historique, prince de sang, avait longtemps été conservé dans l'illusion de la jeunesse et du bonheur éternels, jusqu'au jour où la souffrance apparut à ses yeux, sous les formes de la maladie et de la vieillesse. Sans cette illusion, sans cet incident, il n'aurait pu être ce qu'il fut. Vrai ou faux, le mythe est réel. Nous revivons tous, plus tard, à divers degrés et diverses reprises, le déchirement que nous connûmes une première fois à la naissance. D'abord la séparation des corps, puis la séparation des esprits ; le choc est tout aussi grave, aussi constitutif de l'être.

Vérité du mensonge

Découvrir le mensonge, c'est découvrir la vérité. Avant, tout n'est qu'un, le monde est comme il est. Puis la rupture : le monde n'est pas du tout comme il est, il est fort différent. Les façades s'escamotent. Tour à tour, ballet grotesque, les rideaux tombent et se referment : nous sommes dans un théâtre. Nous portons tous des masques, nous revêtons tous un déguisement, et comme à l'école pour Mardi Gras, nous sommes tous obligés de nous déguiser, plus ou moins bien. Est-ce la foire, est-ce une tragédie ? Question de goût, question de choix. Il y a les pitres et les bouffons, clowns rougeauds et hilares, clowns pâles et larmoyants, ils croient à leur image ; ils craignent de ne posséder d'autre bien.
La farandole nous tente. À force de danser, la tête nous tourne, la vitesse nous grise, on ne voit plus le temps passer. On s'amuse comme des fous, de temps à autre on s'aperçoit que le cadran tourne. Et soudain un souvenir : un petit enfant qui réalise soudain que sa mère ment, il en est bouleversé. Le vieillard pointe alors le bout de son nez. Il tourne la tête et regarde vers l'arrière. Un seul coup d'œil lui aura suffi. Il branle un peu du chef, l'air pensif. Il ne pleure ni ne rit, il se demande à quoi tout cela rimait.

2 - Feu sacré

Enfant, j'adorais faire brûler ce qui me tombait sous la main, tout ce qui pouvait s'embraser, toute entité susceptible de se transformer en flammes et en fumées. Brûler constituait l'expérience par excellence. Les jouets, les journaux, les insectes, les appareils, rien de ce que je rencontrais n'échappait à l'irrépressible envie de voir les choses se consumer.

N'étant pas psychanalyste, je ne prétendrai pas rendre compte de cette pulsion en avançant quelque manque ou débordement émotionnel incapable de s'exprimer autrement que par cette expérience du feu, conçue comme sublimation. Mais il est indéniable que le plaisir intense, la constance et le côté obsessif caractérisant l'affaire, renvoyaient nécessairement à de profonds échos en mon être.
Le plaisir que j'en tirais me reste toujours assez présent à l'esprit, et il m'arrive encore parfois, bien que plus rarement, réminiscence ou nostalgie, d'enflammer quelque objet, sans raison apparente, sans non plus vraiment retrouver le plaisir d'antan. Néanmoins, il me faut toujours reconnaître ce côté fascinant du feu, sa nature vivante, totalement imprévisible. Il peut jaillir ou ne pas jaillir, et pour cette raison, quelle joie quand il s'embrase et que les flammes s'élancent, mues par leur propre mouvement, libres et autonomes. Plus elles sont grandes, plus elles sont belles et vigoureuses. Inoubliable impression, d'avoir donné naissance à quelque animal vivace et sauvage. L'autre intérêt du phénomène est la transformation brutale que subit ce qui se consume, au point de se

recroqueviller et de disparaître, avalé par la flamme dévoreuse, ne laissant que de vagues restes, méconnaissables et friables.

Expérience métaphysique

Quelque puissance métaphysique habite le feu, impalpable dimension qui fascine l'œil bien qu'il en soit inconscient. La matière, telle qu'elle apparaît habituellement aux sens, est inanimée, inerte, ne détenant en elle-même aucune raison apparente de changer. Alors que le feu est pur mouvement, pure métamorphose et annihilation. Il ne vit donc qu'un bref instant, et plus les flammes sont puissantes, plus le feu existe, plus il consumera rapidement son propre souffle. Rien ne lui résiste, bien que fragile car le moindre coup de vent peut l'éteindre. Le feu passé, il ne reste rien, cet être mystérieux ayant tout emporté avec lui ; seules en témoignent quelques cendres, qui s'effritent sous les doigts. Ce qui existait s'est dissous en fumée, en poussière, retourné à l'unité originelle du grand tout. Rien n'est qui ne soit éphémère, seul le feu en est conscient, qui fusionne avec ce qu'il embrasse et embrase, puis s'abandonne en cette extase, pour ne plus jamais revenir.
Un beau jour, en plein été, dans la maison de mes grands-parents au bord de la mer, je découvris un tas de paille. Je l'avais déjà remarqué, mais en cet instant précis mon regard n'était plus le même. J'avais trouvé une loupe et appris que l'on pouvait démarrer un feu avec ce précieux instrument. En quête de victime sacrificielle pour ma brûlante passion, je m'avisai de ce grand tas de paille, d'allure fort engageante, victime désignée de ma quête du jour. Avec la bouillante impatience du désir, je tentais à plusieurs reprises, fébrilement, de faire naître la flamme tant attendue, mais en vain. J'essayai de nombreux angles, de nombreuses positions, de nombreux endroits, mais quoi que j'entreprisse l'ignoble tas de paille restait obstinément inerte et muet. Que ce fut mon inexpérience en matière d'optique ou le manque de conviction du soleil en cette région, peu importe, je voyais à travers la loupe ces gros et benêts brins de paille aux formes bizarres qui ne voulaient rien savoir, et une rage me saisit. D'un pas ferme et décidé je m'emparai d'une boite d'allumettes ; nous verrions bien qui était le plus fort.

Un bel incendie

Ce fut un bel incendie. En moins d'une minute le tas de paille tout entier s'était embrasé. Jamais je n'avais provoqué de flammes aussi hautes. Je pris peur, c'en était trop, car de petits arbustes contigus à mon terrain d'expérimentation commençaient à voir leurs feuilles roussir. Je courus au robinet du jardin, ramassai un seau, le remplis et revins le vider sur le brasier. Rien à faire, le feu se riait de moi, dansait allègrement, comme si je n'existais pas. Mon admiration se transformait en panique. Je vidai à nouveau un seau, sans plus de succès, mais ne réussis nullement à atteindre le cœur de la fournaise. À la troisième reprise, en désespoir de cause, en un criant aveu d'impuissance, en un geste de colère ultime et absurde qui cadrait parfaitement avec le contexte, je jetai le seau avec l'eau, pensant atteindre ainsi le feu en son âme.
Je ne me souviens plus très bien du reste. Un voisin qui de loin avait aperçu les flammes accourut. Le feu fut éteint rapidement, il ne resta plus qu'un reste de paille carbonisée. On

spécula sur la cause de l'incendie, et ironiquement on en attribua la responsabilité au soleil, ce même soleil qui avait si ingratement refusé de m'aider dans ma nouvelle expérience. Le monde est ainsi fait.
Cette mésaventure ne parvint pas pour autant à interrompre ma carrière de pyromane fou. Aurait-elle dû y mettre un terme ? Je n'en suis pas certain. Sans doute pas. Au cours des années, j'ai été frappé de découvrir à quel point nos concitoyens sont contraints et timorés. Peut-être est-ce dû à cet esprit punitif et réprobateur qui caractérise si souvent l'éducation, bien que les choses aient changé depuis le temps de mon enfance. Le résultat en est que chez la majorité des humains, la moindre déconvenue décourage l'esprit d'aventure.

Peur du risque

C'est uniquement la crainte des conséquences et des regards critiques qui fait avorter le goût naturel pour le risque qui nous habite. La peur de perdre un vague quelque chose, un incertaine impression de sécurité, la peur du ridicule, la hantise du regard sévère de l'autre, tous ces sentiments conspirent à renforcer des barrières mentales, imposant une timidité contrainte et forcée. Tant de brimades intériorisées qui empêchent la possibilité même du penser.
Philosopher, c'est penser l'impensable. Montaigne nous dit que c'est apprendre à mourir, et il est vrai que la mort représente l'impensable par excellence, l'impensable radical, la fin de l'entité fugace et passagère que nous sommes. Penser l'impensable signifie déjà mourir un peu, mourir à soi, mourir à notre petit cocon mental tout fait et tout fripé. La plupart des difficultés rencontrées dans la compréhension des autres sont dues au fait que l'on a beaucoup de mal à pénétrer une logique autre que la nôtre, pas nécessairement pour des raisons d'ordre purement intellectuel mais par rigidité, celle causée par l'effroi, la perte et la dissolution du soi. Nous vivons tous dans un petit manoir dont les murs sont fragiles, et en nous crispant sur nous-mêmes nous croyons nous protéger des agressions extérieures. Mais sans que nous nous en apercevions, des lézardes se creusent, et bientôt nous tenons à bout de bras un édifice qui existe à peine. Nous nous recroquevillons en espérant sans trop y croire que tout ira bien. Mais à force de maintenir ces postures rigides et tordues, nous nous ankylosons et de nombreuses douleurs se font sentir, de plus en plus aiguës. Lâcher prise, non pas en s'abandonnant à une molle inertie, mais en laissant parler ces désirs profondément enfouis, flammes étouffées, oubliées, qui ne demandent qu'à s'exprimer. Vivre une passion jusqu'au bout, au risque de trébucher. Et trébuchons allègrement, tâtons de ce sol dur et bas, nous n'en vivrons que mieux. Comme Hegel, croyons que la peur de l'erreur est la première erreur. Aimons nous tromper, aimons nous casser la figure, non pas pour nous en glorifier et nous y complaire, mais parce que c'est en rencontrant la limite et en ne la craignant pas que nous connaîtrons l'illimité : il se trouve juste de l'autre côté. Au risque de nous consumer en une joyeuse et ultime flambée !

3 – Décalage

Adolescent, je partis de chez moi, larguant les amarres, le temps d'une escapade, quelques mois. Je laissai la famille derrière, au Canada, afin de faire le tour de L'Europe, en auto-stop. La grande aventure. Dormir là où on arrive le soir, dans les jardins publics, au bord de la route, sur les plages en écoutant l'océan. Se nourrir d'une baguette et d'un fromage, boire le vin à la bouteille. Ivresse d'une liberté facile à conquérir.

Il suffisait de prendre un petit boulot trois ou quatre mois tout en vivant à l'œil chez les parents, pour partir riche comme Crésus, à la découverte du monde. On ne doit rien à personne, la paume grande ouverte on attend tout et rien.
J'arrive au Portugal ; le pays vient à peine de terminer sa révolution contre la dictature. On place des œillets dans le canon des fusils. Dans certaines campagnes du nord, on ne semble pas encore être trop au courant ; rien n'a changé. Quand je traverse les villages, allure hirsute et sac à dos, on rit beaucoup, parfois on me jette des pierres. Dans le reste du pays, l'atmosphère est à la liesse, les automobilistes me prennent facilement. Un peu avant Porto, une vieille bagnole cabossée s'arrête. Un petit homme grêle ouvre la porte du côté passager. Il a la cinquantaine, l'air d'un ouvrier maçon, son visage buriné et anguleux se fend d'un énorme sourire. À peine le temps de s'installer qu'il me tend déjà une main aux longs doigts noueux afin de la lui serrer. Il y tient : « Les hommes de tous les pays sont tous frères ! » dit-il. Pourquoi pas ! Mais enfin, il est bien gentil de s'être arrêté.

Insoutenable naïveté

Pendant le trajet, l'homme est volubile, il ne cesse de parler. J'ai beau m'escrimer pour lui expliquer que mon portugais n'est pas terrible, ce dont il devrait normalement s'apercevoir sans difficulté puisque mon langage ressemble à du mauvais espagnol. Mais il ne veut rien entendre, il continue sa litanie. Et le mot qui revient sans cesse, comme un leitmotiv : socialiste, socialiste. Révolution, international, unité, sont les autres pierres angulaires de son discours. Il s'enflamme, le visage rayonnant il me tape sur l'épaule, sur la cuisse, il me serre périodiquement la main. Je le trouve un peu comique, mais fatigant. Pour cet idéaliste invétéré, tous les étrangers doivent être socialistes, car sans m'avoir nullement consulté, il m'a baptisé camarade et socialiste. « Les socialistes du monde entier, nous sommes tous frères ». Il est visiblement ému.
S'il savait... La politique, je m'en foutais complètement. Combien de fois m'étais-je à ce sujet disputé avec mon père et ma sœur. « Les gens sont des crétins, ils ne valent pas la peine qu'on

se batte pour eux. » J'avais fait de cette profonde pensée mon credo. La politique, rien que de la magouille ! Il fallait profiter de la vie, de ce qui était vrai. Les livres, les idées, la musique et la liberté, cela me suffisait. Tout ce qui fleurait une quelconque institution, de près ou de loin, je n'en avais rien à cirer ! Et le malheur des hommes, vu d'Ottawa où j'habitais, la belle affaire ! Mon pauvre chauffeur, lui, ne pouvait pas s'en douter, il ignorait quel mécréant j'étais ; il vivait la révolution, sa révolution. Avec ça il embrassait l'univers tout entier. En un seul souffle, les êtres humains de tous les horizons se levaient. Il était sympathique le brave homme, sa révolution aussi, mais enfin...
Dans un élan de générosité, l'homme m'invita à manger et dormir chez lui, avec toute sa famille, précisait-il. Une femme et cinq enfants, d'après ce que je crus comprendre. Il m'arrivait souvent de me faire inviter ainsi, et généralement j'acceptais, ce qui faisait partie de l'expérience ; il n'était pas désagréable de dormir dans un vrai lit de temps à autre. Se risquer ainsi m'occasionnait parfois de petites surprises, mais cette fois-ci, j'ignorais vraiment ce qui m'attendait. Un immeuble gris, au milieu d'autres immeubles. Un sixième étage sans ascenseur. Une cage d'escalier mortellement sombre. Et finalement un petit deux-pièces : une cuisine, une salle à manger, une chambre. Toute une famille dans cet endroit si exigu. J'en frissonnais d'embarras ; je regrettais d'avoir aveuglément accepté l'invitation.

Héros malgré lui

J'aurais été Che Guevara en personne qu'il ne m'aurait pas présenté plus glorieusement à sa femme et à ses rejetons, qui me regardèrent avec des yeux tour à tour étonnés, inquiets ou émerveillés. Nous nous assîmes à table pour le repas. Notre hôtesse nous servit du bouillon, si clair qu'on pouvait se demander si c'en était vraiment, puis elle donna à chacun un morceau de fromage de chèvre et une tranche de pain. Sans trop oser lever les yeux, je regardais toute la famille affairée sur son maigre repas. J'étais vraiment secoué, j'en aurais pleuré. Comment avait-il pu m'inviter ? Un repas aussi chiche. Que ce soit parce qu'il aurait dû être embarrassé d'offrir un tel menu, ou parce qu'il n'y en avait déjà pas assez pour toute sa famille. Il avait l'air heureux ; c'était au-delà de mes capacités, je ne pouvais pas comprendre. Je m'étais habitué à toutes sortes de situations, mais ici ma fierté « d'homme libre » en prenait un coup.
Je n'étais pas au bout de mes peines. Après le repas, il prit un air mystérieux pour m'annoncer : « on sort ». Il me fit un clin d'œil tout en hochant de la tête vers sa femme qui commençait à laver la vaisselle. Dans sa vieille guimbarde, nous roulâmes du faubourg où mon hôte vivait jusqu'en ville, où nous pénétrâmes dans la petite arrière-salle d'un restaurant. Plusieurs personnes y discutaient déjà, c'était la réunion de la section locale du parti socialiste à laquelle il appartenait. À peine arrivé, Il alla de l'un à l'autre pour les saluer, tenant absolument à me présenter à chacun, fier comme Artaban d'exhiber ainsi un camarade étranger. En apparence il était à peu près le seul ouvrier présent dans la salle, les autres ressemblaient plutôt à des cadres moyens, des enseignants et des commerçants. Ils étaient les miens : ils ressemblaient nettement plus que lui aux gens que j'avais l'habitude de fréquenter. Un monde les séparait, eux et lui, j'en prenais conscience. De toute évidence, ils le connaissaient tous, sans particulièrement l'apprécier ; ils lui tendaient une main molle, sans interrompre leurs discussions, le regardant à peine. Une furieuse envie de partir me tenaillait, ulcéré de la manière dont ils traitaient mon nouvel ami, et de fait moi aussi, sans compter que

j'étais quelque peu gêné par l'ensemble de la situation. Lui ne voyait rien, il continuait à serrer les mains, car dans sa tête tous les socialistes du monde étaient frères.

Le temps est venu

Sur le chemin du retour, il gazouillait, euphorique, il était ravi. Je ne pipais mot. Nous n'avions certainement pas assisté à la même réunion ! En opposition à lui, je n'avais rien vu ni entendu qui m'eût fait vibrer, bien au contraire. Et puis j'avais une inquiétude, plus pressante. Comment allions-nous nous arranger pour dormir ? J'aurais dû m'en douter. Habituellement, les enfants, à part le tout-petit, dormaient dans la salle à manger, entassés par terre, sur des couvertures. Mais comme j'étais là, l'invité d'honneur, le père tint à ce qu'ils me laissent cette pièce pour moi tout seul et aillent coucher dans la cuisine, ou dans la chambre avec leurs parents. Je protestai à peine, je ne m'en sentais pas le courage, c'en était trop.
Je continuai mon périple à travers la péninsule ibérique, mais je n'étais plus le même. Il me tardait presque de rentrer chez moi. Quelque chose me manquait.

4 - Un autre homme

« On ne fait pas la révolution à mi-temps mon vieux ! On est sérieux ou on ne l'est pas. Mais évidemment, les habitudes de petit-bourgeois, ça ne se perd pas comme ça... » Le petit-bourgeois, c'est moi, entre autres parce que je voudrais continuer à assister aux cours à l'université et obtenir mon diplôme. Ce n'est pas que je vénère particulièrement l'université ; j'ai assez entendu mon père la critiquer durement, depuis toujours. Plutôt par habitude, comme le chemin par où l'on passe chaque jour, qui par usure, peu à peu, s'impose de fait à nous. Abandonner l'université, c'était quand même un saut dans le vide. Qu'est-ce qui allait désormais rythmer le cours de mon existence ? D'un autre côté, j'avais bien « gaspillé » six mois à courir les routes, errance qui m'avait particulièrement plu. Et puis la révolution me tente vraiment. Je ne suis pas trop sûr de savoir ce que ce terme signifie, mais ce qu'il évoque me titille assez. Philosophiquement en tout cas, cela veut dire penser autrement, sortir de cette possession forcenée de l'avoir, comportement infantile qui pourtant règne aujourd'hui. C'est cet aspect qui m'attire plus que tout. Pour le reste, je suis prêt à écouter les explications lorsqu'on me

démontre comment la finance internationale vampirise l'économie mondiale.

Dilemme

Ils ne sont pas nombreux, à peine une dizaine, un groupuscule parmi ceux qui hantent les couloirs du campus, vendant leurs journaux chargés de manchettes archi-provocantes. En dépit de quelques hésitations, j'en faisais bientôt autant. Il faut désormais expliquer aux copains qui passent devant la table de propagande que la révolution, c'est pour bientôt, ou maintenant, car les choses ne peuvent plus continuer longtemps de la même manière. L'économie qui s'effondre, l'austérité qui s'impose, la guerre ici et là, le tiers-monde qui n'en peut plus, tout conspire à le prouver. Ils n'ont qu'à acheter mon journal, ils verront bien. Ah ! le plaisir d'avoir vendu plusieurs journaux et de donner l'argent au chef, la fierté du travail accompli, le plaisir de la reconnaissance. La révolution est en marche, et elle passe par ici, et surtout elle passe par moi...
Cependant, en plus grave, un tel engagement exige d'abandonner l'université. Nous sommes peu à nous battre, la présence permanente de chacun est importante, l'engagement à fond indispensable. Il n'en fallait pas trop pour me convaincre : deux mois après ma première rencontre, le choix était fait. Presque avec soulagement, je renonçai à poursuivre mes études ; depuis quelque temps, j'assistais aux cours sans y croire. J'ai annoncé ma décision aux copains : je reviendrai quand nous aurons pris le pouvoir. « Ah bon ! et alors tu reviendras comme Président de l'université... » Ils se gaussent, l'un d'entre eux, gêné, dit aux autres de se taire. À ma grande surprise, ces plaisanteries m'affectent peu. Je me croyais plus sensible aux sarcasmes. Ce sont mes nouvelles fonctions, mes nouvelles convictions, elles me procurent une assurance, des certitudes que j'ignorais auparavant. Cette impression de savoir et d'être au-dessus des autres, que voilà un sentiment agréable ! Plus besoin d'hésiter à chaque bifurcation ; on sait où l'on va. Et si un doute subsiste, on peut toujours demander aux anciens, à ceux qui ont plus de « maturité politique » ; ils nous expliqueront ce qu'il faut penser, alors qu'avant cette conversion, la règle était de se débrouiller, chacun pour soi.

Bon vent la liberté !

Et ma sacro-sainte liberté, dont j'étais si fier ? Partie, oubliée, déposée comme obole sur l'autel d'une nécessité nouvellement découverte. L'identité est un troublant opérateur de pensée. Cette entité, beaucoup plus mouvante qu'on ne pense, quand elle le désire ne recule devant aucun sacrifice pour se procurer ce dont elle a besoin. Par quel effet miraculeux un être qui à un moment donné se braque comme un cheval fougueux devant la moindre pression, peut-il l'instant d'après devenir doux comme une brebis et obtempérer à la moindre consigne donnée ? Je m'en rendais compte déjà à l'époque : accepter des ordres - geste d'abnégation qui peu de temps auparavant aurait constitué le pire abaissement de mon être - devenait maintenant la source de ma fierté. Vingt-cinq ans plus tard, réalité ou effet de la distance, je me demande si depuis les années d'adolescence, années de refus et de rébellion, je ne connaissais pas un manque. Aussi bizarre que cela paraisse, un manque d'obéissance. L'homme aurait-il besoin d'obéir, comme une sorte de garde-fou à sa propre démesure ? L'espérance de combler un vide, et de l'autre viendra le salut. À la fois une forme d'espoir, et

une forme de désespoir. Phénomène peut-être dangereux, car plus la liberté aura été grande, plus le désir de soumission sera fort, et vice-versa. Effet typique de balancier que l'on observe dans tous les comportements humains.

Quelqu'un d'autre

Je compris mieux le phénomène quelque temps plus tard. Je m'étais fait arrêter à la frontière américaine avec de la propagande politique plein le coffre de la voiture ; étranger tentant d'introduire sournoisement la subversion dans la forteresse. Avec la subtilité proverbiale des services d'immigration de ce pays, on m'avait proposé un étrange marché. Soit je signais un papier où je reconnaissais mon adhésion au « communisme mondial », soit on me refoulait au Canada. Évidemment je refusai et je fus expulsé. Quelque temps plus tard, je pénétrai malgré tout aux U.S.A. (on n'arrête pas aussi facilement la révolution) et je fus arrêté à l'intérieur du pays, sans doute par le biais de quelque dénonciation. Après un court passage en cellule, je passai devant le juge. La ligne de défense de mon avocat était claire, pour lui du moins. « Vous êtes une bête de politique. Partout où vous allez, vous devez faire de la politique, vous ne pouvez pas vous en empêcher, il faut que vous fassiez de la politique. » Je trouvais bizarre cette manie américaine de psychologiser toute idée. Ne craignait-il pas que l'on m'envoyât dans un centre de désintoxication pour drogué de la politique, ou carrément dans un asile spécialisé dans le délire révolutionnaire…
Toutefois je n'en menais pas large. C'était ma première expérience avec les tribunaux. Rien de tel pour remettre en question une identité : on se sent vraiment tout petit, minuscule, car on se sent complètement impuissant. Surtout avec ce genre de juge et ce genre de justice : « Vous travaillez ? Combien de temps resterez-vous sans rien faire ? Vous croyez en Dieu ? Vous allez à la messe ? Vous savez ce que je faisais pendant la guerre ? Je travaillais à Langley, en Virginie (se référant aux services secrets). Alors vous les communistes, et vos cellules secrètes, je connais. Vous travaillez pour le communisme mondial, vous prenez vos ordres directement de Moscou, et voulez tout fiche en l'air dans ce pays. Vous ne me la faites pas. » Et il répétait ses questions et ses accusations, encore et encore. Après la première session, le responsable politique observant mon apparence plutôt décontenancée, prit son air le plus dramatique et me dit : « Tu n'es pas tout seul, n'oublie pas que tu as toute la classe ouvrière internationale derrière toi !»
Quand je retournai au tribunal, j'étais un autre homme. Rien ne pouvait plus m'arrêter. Quelques heures plus tôt, je n'étais rien, et maintenant j'étais quelqu'un. Je devenais soudain le réceptacle de la puissance révolutionnaire internationale. Étrange expérience que de se voir ainsi changer du tout au tout en un instant. Notre identité ne tient pas à grand-chose, pour que de simples paroles la bouleversent aussi profondément et rapidement. Sans doute n'est-elle constituée que de mots, mais encore faut-il pouvoir le réaliser. Dur coup pour notre petite sécurité personnelle.

5 - Plus important que toi

« Je suis plus important que toi ! »
J'avais lâché cette phrase sans y penser ; la colère, ultime recours pour s'imposer tout en prétendant au bon droit. Je ne me souviens guère des circonstances. Aujourd'hui elles m'importent peu. Des années plus tard, tout ce qui m'en reste, c'est cette phrase, une de ces phrases que l'on prononce et qui ne nous lâchent plus. Comme un caillou dans l'âme.

Il est des paroles terribles que nous prononçons et qui pour toute la vie constituent une marque d'infamie incrustée dans notre mémoire, tison inextinguible qui nous rappelle à jamais l'être ignoble que nous sommes. Et tandis que je ne me remémore nullement la raison particulière qui me poussa à articuler ces mots, je me rappelle encore le visage de ce jeune homme, celui à qui j'avais brutalement osé m'adresser ainsi, abusant d'une soi-disant autorité, contexte hiérarchique oblige. Il ne répondait rien, me regardait à peine. Depuis quelques minutes, la tension montait, il faisait le dos rond, il voyait bien que la mayonnaise était en train de monter. Il résistait simplement, silencieusement, et quand j'y pense, je réalise qu'il ne fut pas surpris de cette odieuse et méchante petite phrase.

« Je suis plus important que toi ! »
Comment peut-on arriver à dire de pareilles choses ? Était-ce un simple accident ? Un pur produit de la rage ? Ou bien quelque idée sauvage de celles qui nous viennent à l'esprit mais qui ne nous appartiennent pas ? Était-ce un aveu d'impuissance, le genre de recours extrême qui surgit quand on ne trouve plus aucun argument rationnel, quand il ne reste plus aucune invocation possible ? Ou bien ce genre de phrase reflète-t-il plutôt la réalité profonde de notre être ? Réalité qui profite d'un moment de faiblesse de la volonté, d'une rupture dans la censure qu'installent habituellement bienséance et civilité, moment privilégié où cette réalité pourra véritablement s'exprimer, sans paravent ni faux-fuyant. Notre personnalité se libèrerait enfin de son carcan de bonnes manières ; la tempérance, guide rigide, ne serait qu'un misérable livre de recettes, réflexe conditionné permettant de soigneusement cacher ses pensées dans un souci d'efficacité sociale. Elle ressemble à ces règles du jeu qu'il faut appliquer correctement, uniquement afin d'éviter la sanction imposée par l'arbitre. Tricher, le but commun, mais le bon joueur se distingue parce qu'il ne se fait jamais prendre. Nous serions donc tous des tricheurs, certains plus intelligents que d'autres.

Un vrai salaud

C’est ainsi que périodiquement, lorsque je me demande qui je suis, il m’arrive de conclure que je suis un salaud. La raison en est simple : les saloperies me viennent tellement facilement à l’esprit, elles paraissent m’être si naturelles. C’est quasiment une expérience mystique que de se déchirer l’être jusqu’en sa plus profonde intimité, et de découvrir au fond de soi-même le mal qui sommeille. On croirait entrevoir quelque génie malin et rageur, ou quelque volcan endormi, qui n’attend que l’occasion pour se réveiller, ou cracher sa bile et son venin. On peut comprendre ces esprits religieux qui se complaisent à creuser en eux-mêmes pour atteindre les profondeurs inatteignables d’où peut jaillir le mal. Ils grattent et grattent, jusqu’à ce qu’ils trouvent. Jusqu’en ce lieu précieux où le mal surgit de l’indistinct, jungle sauvage d’une intériorité jamais encore explorée. Pour eux cette expérience démontre l’indispensable nécessité du secours divin, car cette nature détestable représente le fondement de leur vérité personnelle. Ils s’impressionnent alors eux-mêmes de l’immensité nauséabonde de leur âme, tout en prenant parfois peur lorsqu'ils abordent le fond marécageux qui en tapisse les parois, vertigineuse angoisse. Le grave danger de cette introspection est que l’on peut triturer sans fin cette masse ténébreuse, sans jamais toucher du doigt une matière solide et stable. Pourtant, comment ignorer cette ignoble fange qui nous habite ? Peut-on se comporter comme si elle n’existait pas ? Cela représenterait une attitude naïve et extrêmement dangereuse.

« Je suis plus important que toi ! »
Une fois ces paroles lancées à voix haute et claire, que reste-t-il à dire ? Il est des discours qui tuent, car ils n’entraînent aucune réponse, ils rebutent l’oreille et mutilent l’esprit. Ils brutalisent au moyen d’une pensée qui se voudrait réaliste, aveu prétentieux qui croit détenir un quelconque pouvoir. Affirmation ridicule qui n’accomplit rien. Pourtant, combien d’échanges se formulent ainsi, paroles qui s’étonnent ensuite de se retrouver lettre morte.

Pourquoi parle-t-on ? C’est un acte conscient et volontaire, pourquoi si souvent ne sait-il pas où il va ? Il jaillit, comme le fait le sang ou n’importe quel fluide corporel ; sa liberté serait donc factice, réduite à une simple nécessité qui s'ignore elle-même. Apprendre à sculpter sa parole, à en devenir maître, rendre esthétique ou puissant cet amas de borborygmes et de symboles. Là elle devient un outil, un instrument qui nous obtient une forme ou une autre de satisfaction et de bonheur. Est-ce bien assez, ou mérite-t-elle plus, ne serait-ce que pour manifester la substance de sa véritable liberté ?
S'agit-il de compter les mots, de calculer l’effet et la portée de chacun d’entre eux, ou faut-il plutôt accepter le jaillissement, le laisser surgir comme un torrent débridé pour en contempler la sauvage nature. Deux excès qui ignorent par défaut leur propre réalité, ou deux visions limitées d’un vaste horizon aux replis infinis. Il reste encore le silence, son néant est séduisant, mais nous nous y embourbons tout autant que dans la parole, parfois plus. Comme tout ce qui est impossible il attire le regard. Avec lui, on ne peut plus se tromper, toutefois ce trompe-l’œil gigogne n’ignore pas le mensonge. Il ne révèle rien, sans plus. Mensonge par

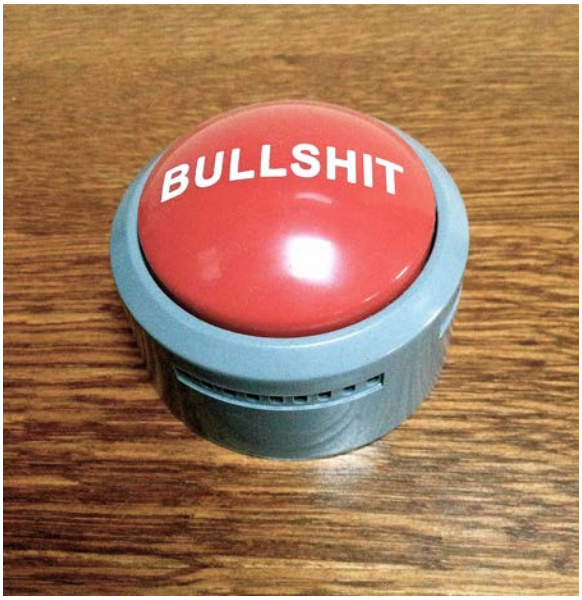
omission. Il sert de diversion, de trou noir, de fosse commune où l'on enterre à bon marché les idées que l'on n'ose pas exprimer.

Un simple reflet

La parole n'est qu'un reflet, le chatoiement de l'être, l'ombre obscure de l'abîme individuelle ; elle manifeste, elle exprime, elle met au monde ce qui existe déjà. Pour cette raison elle est traîtresse, trahir est sa fonction et sa raison d'être. Écouter sa propre parole, la comprendre, en saisir l'ambiguïté et la duplicité, tenter à travers elle de saisir le fuyant, l'au-delà, l'insaisissable fondement sur lequel repose l'évidence menteuse de nos envies et de nos préoccupations. Dès lors il n'y a plus lieu de condamner, tout est aveu, tout est prétexte à savoir, tout est aspérité qui permet de gravir et de sculpter.
« Je suis plus important que toi ! »
Il fallait le dire, prononcer, heurter, et perdre. Il n'y a guère d'autre moyen de voir, de marquer, de délimiter. Mentir, c'est se révéler à soi-même. La parole n'est qu'un moyen, pas pour obtenir, mais pour constituer, dessiner, gommer, rendre palpable une masse invisible et informe. Cet étrange phénomène sera ce que l'on en fera, bien qu'il se rie de nous et de nos efforts maladroits. L'autre qui se tient en face devient un puissant miroir : il provoque, il nous renvoie sans cesse à nous-même. Il nous regarde, et son regard ne peut dire que la vérité.

6 – Bullshit

Qu'est-ce que philosopher ? Certaines expériences limites nous incitent périodiquement à repenser la nature de cette activité, et par la même opération, son utilité et sa nécessité. Un exemple particulier me revient à l'esprit. Lors d'un séjour aux États-Unis, à l'occasion d'une discussion avec un inconnu, alors qu'à mon habitude je pérorais et tenais de grands discours sur l'essence des choses, ou ce que je tenais sans aucun doute pour tel, un vieil homme qui m'observait depuis un instant me lança d'un ton un peu sec : « Why don't you stop bullshitting ! ».



Cette interjection m'interrompit dans mon élan. Non pas simplement à cause du caractère abrupt et désobligeant de ces quelques mots, mais parce qu'un effet très particulier se produisit en moi dans la seconde qui suivit, phénomène désarçonnant au possible. Ce n'était ni la forme ni le contenu en soi qui

m'avaient atteint, mais par une sorte de répercussion quasi immédiate, ce à quoi ces paroles venaient de faire écho en mon for intérieur. Car en dépit de la brutalité et de l'inattendu de l'incident, l'effet n'en fut pas en fait totalement désagréable ; je ne résistai pas, je ne protestai pas.
« Why don't you stop bullshitting ! » Si l'on tente de traduire le contenu et la teneur vulgaire de cette expression typiquement américaine, cela pourrait se traduire par "Pourquoi n'arrêtes-tu pas de raconter des conneries ! ». Mais plus spécifiquement et plus littéralement, le terme « bullshit » signifie « merde de taureau ». Ici, comme pour toutes les idiosyncrasies et expressions coutumières, ces manières particulières de dire les choses, à force d'utilisation, le sens premier est oublié, il est donc utile, périodiquement, de se les rappeler. C'est d'ailleurs un des rares avantages de l'étranger qui pratique une langue : il est plus sensible à la nature première de ces expressions, relativement nouvelles pour lui. Il en perçoit mieux la particularité, puisqu'il continue dans une certaine mesure à les traduire dans sa langue maternelle, langue où elles ne rencontrent pas de traduction littérale ni d'équivalents immédiats, absence qui met en relief la spécificité de l'expression. En l'occasion, cette conscience accrue des mots en amplifia peut-être la portée.

On finit par y croire

L'image d'un taureau lâchant quelque bouse, avec tout le sérieux, la concentration et la componction que manifestent ces animaux dans cet acte fondamental de leur existence, traversa peut-être mon inconscient, si ce n'est ma conscience. Un sérieux tout à fait en décalage avec la banalité du geste, du moins pour l'observateur, car il est moins que certain qu'il en aille de même pour la bête en question. Tout aussi convaincu qu'un taureau en train de déféquer, je débitais du verbe, moulin à paroles qui ne cessait de produire des mots, pour se donner de l'assurance, pour séduire ou pour nourrir ses propres convictions en produisant du son. C'était en tout cas l'image ingrate de moi-même qui m'était renvoyée par mon interlocuteur, et bizarrement, elle avait percuté.
En théorie, et dans ma pratique habituelle, toute agression de l'extérieur, en particulier verbale, recevait en guise de représailles une contre-attaque au moins aussi violente que l'attaque. Mécanisme d'autodéfense qui réclame au minimum un œil pour un œil, une dent pour une dent. Mais cette fois-ci, à ma grande surprise, je restai coi. Très étonné, je ne réagis pas. Un sentiment étrange dominé par la surprise, auquel venait se mêler un état d'esprit d'un genre inattendu : quelque chose comme un soulagement. Comme si l'on m'avait débarrassé d'un fardeau, un fardeau dont je n'espérais pas ou plus être débarrassé.

Rupture de l'être

Cet homme aurait pu me dire gentiment et m'expliquer avec tact : "Pourquoi t'embêtes-tu avec tous ces mots ? Qui cherches-tu à convaincre ? Tu pourrais faire mieux que cela si tu cessais de produire de l'esbroufe intellectuelle. Ne te crois pas obligé de nous impressionner..." Mais je reste convaincu que ces paroles n'auraient pas vraiment atteint leur cible : elles se devaient d'être décochées comme une flèche, et non pas d'être déposées comme un onguent qui pénètre lentement et en douceur. Était-ce parce que j'étais prêt à les

entendre, ou au contraire parce que je n'étais pas prêt à les entendre, que ce mode était nécessaire ? Celui qui avait prononcé ces mots prévoyait-il l'ampleur de son impact ? Je ne saurais répondre à ces questions, et peu importe aujourd'hui. Je n'ai jamais revécu une telle expérience de mise en abîme aussi soudaine, de toute mon existence. Et je ne peux pas dire que j'ai arrêté de discourir à tout instant sur la comète, parfois sans plus de raison que lors de cette expérience cruciale. Mais depuis cet incident mémorable, un doute maintient son insistante présence, qui opère en creux au fond de mon esprit, qui interroge en permanence la validité et la justesse de mes propos. Il m'arrive souvent de me taire soudainement, volontairement ou non, y compris au milieu d'une phrase, à la grande surprise de mes interlocuteurs, qui n'entendent pas la petite voix intérieure qui s'écrie « Why don't you stop bullshitting ! ». Un silence s'impose en moi. Silence libérateur, qui me libère de moi-même. « Que veux-tu prouver ? Qu'as-tu tant besoin de dire ? Qu'as-tu besoin de convaincre et de plaire ? Pourquoi t'évertuer ainsi à chercher le regard d'autrui ? Pourquoi t'épuiser en vaines et ridicules poursuites de reconnaissance ? Sache te taire, tu ne t'en porteras que mieux ! »

Quête de reconnaissance

Sans doute ai-je connu d'autres moments où invitation m'était faite de jeter aux orties ce qui m'était cher et pourtant m'encombrait, autant d'invitations que je n'étais alors pas prêt à entendre, invitations que je n'étais alors pas prêt à vivre. Car, phénomène étrange et compréhensible à la fois, plus un fardeau nous encombre, plus il nous est précieux. Nous concentrons toute notre attention et tous nos efforts sur sa pesante présence, nous l'érigeons en raison de vivre. Il nous offre un but, il donne un sens à notre vie ; peut nous chaut son absurdité ou son ridicule. Surtout s'il est socialement acceptable, surtout s'il suscite dans le regard des voisins une quelconque envie, une quelconque admiration. Après tout on admire bien ceux qui savent toutes sortes de choses, ceux qui gagnent beaucoup d'argent, ceux qui réussissent à soulever des poids très lourds. Pourquoi ne pas trouver son petit truc à soi qui nous mériterait l'attention de nos pairs ? Même si nous nous épuisons à la tâche, même si nous n'y trouvons aucun véritable intérêt personnel.
La parole est un des lieux de prédilection de ce divertissement plus ou moins amusant, de cette diversion plus ou moins efficace. Acte particulièrement propice au vide et au creux. Il est si facile de parler, avec tous ces mots que nous et les nôtres avons inventés, disponibles et gratuits. Certains répètent à plus soif les mêmes histoires, les mêmes rengaines, les mêmes morales moulées de toute éternité. D'autres digressent à tout va, sans souci aucun d'ancrage ni de cohérence. Autant d'expédients qui nous évitent de nous confronter au monde et à nous-même. Mais alors, si tout est vanité, si toute parole est vide, ne faut-il rien dire ? Si rien n'a de sens, ne peut-on rien faire, rien entreprendre ?
C'est en cette interrogation, aussi peu productive soit-elle, que se trouve une des forces du philosopher. À quoi sert notre ombre ? À quoi sert notre visage reflété par les eaux ? À nous observer, faible et imparfaite image, ne ressentons-nous pas une impression aussi bouleversante que diffuse ? Nous sommes surpris de nous découvrir, une sorte de tristesse nous envahit. Nous ne sommes que cela ! Avant de nous contempler ainsi, nous étions prisonnier de nous-même, nous représentions l'alpha et l'oméga de notre propre existence, l'alpha et l'oméga du monde qui nous entoure. Or, par simple souci d'hygiène existentielle,

nous faut-il peut-être envisager périodiquement la fragilité de notre être, avant que cette fragilité ne s'impose à nous, impitoyable et brutale.

7 - Douloureuse parole

Une réunion comme il s'en passe tant d'autres dans l'hexagone. Sa raison d'être : la philosophie et son enseignement, mais elle aurait pu traiter de n'importe quoi, sans que la mécanique en soit le moindrement altérée. Première règle du jeu, en ce monde empesé : être le moins accueillant possible. Tout effort pour mettre à l'aise le nouvel arrivant serait conçu comme de la démagogie, comportement on ne peut plus « avilissant ».

D'autant plus que ceux qui arrivent doivent apprendre en tout premier lieu à respecter les « responsables », ou les « anciens », à comprendre que ce sont des gens importants qui ont nettement mieux à faire que de s'occuper des nouveaux arrivants. Ces derniers n'en croient sans doute pas un mot, mais ils obtempèrent, en silence, car il en va ainsi des choses du monde ; rituel immuable dans lequel tous ont été bercés. Peut-être trouve-t-on dans une telle facticité, en dépit de la frustration qu'elle amène, une sorte de dignité biaisée. Un tel sérieux ! Et que nous soyons huit personnes, cinquante ou dix mille, cela ne change absolument rien au scénario. Une si flagrante absurdité respire la crainte, une crainte vieille, usée, à moitié déguisée.

Incontournable pesanteur

La réunion commence, une tribune s'est nécessairement constituée, et l'on se doit de comprendre qu'une hiérarchie s'est installée. En soi elle ne serait guère un problème, elle pourrait même être utile et faciliter le travail, mais elle s'empêtre rapidement dans ses propres lourdeurs. Plus préoccupée d'elle-même que de sa fonctionnalité, tout est prétexte à s'enfoncer plus profondément dans sa chaise, à asseoir un peu plus pesamment un statut éphémère, à peine conscient de sa propre fragilité. Selon les situations, l'outil de cette pétrification variera, mais ici c'est le discours qui prime : il s'agit de parler, de prononcer des paroles qui auront pour tâche cruciale de manifester l'aura de leur auteur. Pour cette raison, la parole n'est plus un moyen de communiquer, elle est un déménagement, une installation, le déplacement d'une semi-remorque qui doit se faire remarquer. Peu importe qu'il soit vide

ou pas ; seulement, par un processus de compensation prévisible, plus il se sentira vide, plus il devra pétarader et se livrer à une surenchère d'effets.
Heureusement, il y a des femmes dans la salle. Plus pragmatiques, plus sobres. Visiblement moins fascinées par le discours ambiant ; moins fascinées par le leur en tout cas. Parfois elles sont la victime d'un autre phénomène : elles deviennent narcissiques par procuration, par discoureur interposé, fascinées par leur propre admiration. Ou alors timides, inquiètes, trop imbues de respect. Quoi qu'il en soit, elles parlent généralement plus pour dire quelque chose, moins pour s'entendre parler. Moins besoin d'exister en ayant prononcé des paroles définitives, absolues, éternelles, qui auront marqué l'Histoire ; sans prétendre énoncer de ces phrases immortelles sur lesquelles nul n'osera jamais revenir.
Il est vrai que les métiers où l'on manie surtout la parole, voire rien d'autre que la parole, sont des métiers à risque. Car cette parole, on finit par y croire, on tombe dedans sans même s'en rendre compte. On devient englué dans les mots et les sons, sans le savoir. Maladie professionnelle imputable au discours, un peu comme l'amiante, qui avec le temps, lentement ronge l'organisme. On s'en aperçoit chez les commerciaux et les représentants. À force de vendre leurs produits, ils arrivent à se prendre pour des magiciens. Il leur suffit de parler, et pouf ! les gens obtempèrent. Les politiciens aussi, qui appuient leur pouvoir principalement sur le discours. Tout est dans l'art de communiquer ; la parole et l'image, leur répètent incessamment leurs gurus, spécialistes en communication. Ce sont avant tout des « avocats » : ils plaident et plaident, peu importe la vérité, l'important est de déstabiliser l'adversaire à coups de phrases, d'embobiner le public et d'avoir le dernier mot. Quant au professeur de philosophie, notre troisième archétype, lui aussi - en sa caricature - doit prouver quelque chose par son discours : sa rigueur, son ascétisme, son incongruité, son intellectualisme, son originalité, son érudition, sa force d'âme, ou toute combinaison de ces vertus. Et à force de plaider, il finit par croire à sa plaidoirie ; il oubliera dès lors de questionner la validité de ses arguments, il oubliera même ce pourquoi il plaide, ce pourquoi il devrait plaider ; il parle et parle, parle et s'écoute.

Périr sous les mots

On reconnaît les professionnels de la parole au fait qu'ils rajoutent toujours des mots, énormément de mots. Il faut bien des mots pour s'exprimer ! nous dira-t-on, mais s'il y a des mots, ne faut-il pas aussi une économie de mots, une économie des mots ? Chaque mot n'est-il pas suspect tant qu'il n'est pas justifié ? Tant qu'il ne se fonde pas en une raison d'être ? Et qu'est-ce qui mérite au malheureux auditeur captif tel ou tel mot, tel ou tel discours ? De nombreuses raisons plus ou moins honnêtes seront invoquées. Le plaisir d'être entendu. Éprouver le pouvoir que l'on détient sur ses auditeurs. Faire le déballage de ses connaissances. Exhibitionnismes en tous genres, parfois assez délirants, mais qui dans un contexte philosophique et savant se donnent des allures pontifiantes de sagesse et de connaissance. Il est vrai que le professeur, habitué à parler devant des élèves impressionnés à peu de frais - auditoire captif et intellectuellement soumis - aime à croire à la toute-puissance de sa parole, ou du moins à s'en donner l'illusion.
On pourrait évoquer la jouissance : d'une certaine manière on ne s'en porterait pas plus mal - l'exercice serait même quelque peu salutaire -, si ne se cachait là une grande douleur, qui

souvent s'ignore. Que des adultes jouent à l'enfant n'est pas un problème, au contraire, tant que l'on sait ou que l'on peut admettre qu'il s'agit de jeux d'enfant. Mais si l'on prend tout cela au sérieux, si l'on y cherche une forme cruciale de reconnaissance de soi, le malaise est plus prégnant. Si notre identité est vraiment impliquée dans ce type de gesticulation, le problème est quasiment identique à celui de l'adolescent tombé dans son jeu vidéo. Tout d'abord une rigidité s'installe, qui ne supporte aucune parole lui rappelant sa propre aliénation. Le travail effectué sur soi pour cacher la dimension ridicule et artificielle de toute l'affaire s'installe désormais comme une carapace protectrice qui emprisonne sa victime. Ensuite, la crainte s'insinue, une peur terrible de ne plus exister, liée au sentiment profond de fragilité. C'est pour cette raison que l'on est toujours prêt à crier à l'outrance et au scandale dès qu'un propos nous heurte : de tels rappels nous frappent trop durement.

Chacun son rôle

Comme nous l'avons dit, ce comportement de groupe semble épargner quelque peu les femmes. Toutefois elles en pâtissent autrement : par une compassion plus ou moins avouée, elles acceptent de laisser les hommes jouer au « chef » ou au « meilleur », décision qui entraîne nécessairement des conséquences dramatiques et des sacrifices pénibles. Par peur aussi, celle de voir craquer ces pauvres mâles qui ont tellement l'air de tenir à leur impossible posture. Ou bien elles finissent par croire vraiment qu'ils méritent ce statut. Avec deux conséquences possibles. Soit devenir un fan inconditionnel de ces « gros » calibres. Soit rester dans son coin en travaillant avec humilité, en toute bonne conscience : elle se dit modestement que c'est tout ce qu'elle sait faire, refrénant toute prétention à atteindre le « niveau » de ces grands hommes. De temps à autre, l'une d'entre elles se fâche, s'impose, soit pour envoyer tout le monde violemment paître, soit pour prouver avec une grande ténacité qu'à ce jeu-là elle sait se débrouiller aussi bien, sinon mieux. Bien entendu, elles seront dans le premier cas qualifiées d'hystériques, et dans l'autre de rosses.
Tout cela est bien caricatural. Mais le caricaturiste, bien qu'il ne soit pas pour autant exempt de ce qu'il caricature, rend au moins un service indéniable. Par sensibilité personnelle, il souligne affreusement ce que la plupart préféreraient gommer.

8 - Propre sur soi

À une époque, j'ai eu pour voisin un homme animé d'une obsession particulière : il ne supportait pas la saleté. Évidemment, il était propre, sa maison était propre, et bien rangée. Un ordre sans égal régnait en ses lieux. J'avoue que pénétrer chez lui me mettait quelque peu mal à l'aise, inconfort que j'attribuais à mes tendances quelque peu bohêmes. Après tout, l'insouciant se soucie toujours de préserver son insouciance, tout ce qui la mettrait en péril lui est insupportable. Or l'insouciance est souvent fragile du pédoncule.

Je fréquentais peu cet homme, je le connaissais comme on connaît un voisin qui vous est imposé par la force des choses, un enchaînement aussi aléatoire que pénible. Quoique, avec un minimum d'honnêteté, on se verra obligé de reconnaître que la présence de cet arbitraire, s'imposant à notre volonté, nous protège quelque peu de l'éternel solipsisme ; celui d'une existence qui se contenterait facilement de ne vivre que des siens, que parmi les siens. Au risque d'un affaiblissement ou d'une dégénérescence mentale et psychologique assurée. Un beau jour, pour des raisons dont je ne me rappelle guère, je le croisai dans l'escalier et il m'invita à prendre une tasse de café. J'acceptai, plus par faiblesse qu'autre chose, car j'ai toujours eu du mal à dire non. Une fois chez lui, mon premier geste fut de lui demander si je pouvais me laver les mains. Non pas que mes mains fussent particulièrement sales, mais sans doute par un désir non calculé de lui plaire ou plutôt une crainte de ne pas lui déplaire. Crainte qui a une origine. Enfant, j'allais visiter ma grand-mère, et quand bien même nous ne nous étions pas vus depuis plus d'un an, ses premières paroles étaient toujours pour m'enjoindre de passer au lavabo afin de me laver les mains. Rituel ou désinfection ? Un sentiment de culpabilité s'était certainement installé depuis cette époque : coupable d'être sale, intrinsèquement sale.

Bon garçon

En bon garçon, comme antan, j'allais donc me laver les mains. Soigneusement et avec ostentation, avec force eau et savon, me frottant bien les paumes et les jointures, en produisant une mousse abondante, pour témoigner clairement de mon désir d'être propre, à défaut de pouvoir prouver l'être. Mais nous nous trahissons toujours, en dépit de nos efforts démultipliés et vains pour être autre que nous-même. Noyez le naturel, il revient à la nage. Contaminé par mes habitudes pécheresses, je reposai le savon dans le lavabo au lieu de le placer dans sa petite niche, sur laquelle était d'ailleurs inscrit le mot "savon", en lettres cursives et gaies, bleues et ironiques. A posteriori, je crus bien percevoir dans les yeux et gestes de mon hôte un vague regard de réprobation, tandis qu'il me tendait la serviette. Car il se tenait juste à côté de moi, une serviette ouverte à la main, par sollicitude ou par inquiétude, une inquiétude qui devait d'ailleurs s'avérer totalement justifiée. J'étais donc sans excuse, pour ne pas obtempérer en dépit de ces discrets rappels à l'ordre.
À peine m'étais-je emparé de la serviette pour m'essuyer les mains, que mon hôte se précipitait sur le lavabo. Je ne remarquai pas tout de suite son empressement, occupé et concentré que j'étais à témoigner de mon sérieux à m'essuyer. Je devais prouver ma capacité de mener la tâche à son terme. Je savais que même l'eau est sale, et que toute trace sur le corps doit en disparaître. Toutefois, lorsque je compris ce qu'il faisait, une honte terrible m'envahit, honte double, car je n'y étais guère préparé. Celui qui sait avoir fauté se prépare psychologiquement à la honte, le pilori moral de la réprobation lui paraît moins pénible : il s'y attendait, il s'était lentement habitué à l'idée. Mais celui qui découvre en même temps la faute et son châtiment, celui-là est bouleversé. Pris de court dans la naïveté de sa bonne conscience, ou celle de son absence de conscience, il est soudain, sans aucune forme de préavis, jeté à bas de sa monture. Il se retrouve cul à terre, soumis sans aucune protection à l'impitoyable regard d'autrui. Sensation pénible de ridicule que l'on ne souhaite à personne.

C’est d’ailleurs le pouvoir de certains individus que de vous imposer par leur simple regard, voire quelques mots, un sentiment de culpabilité imprévu, qui vous place sous leur emprise totale. Mais voilà une pensée qui n’a vraiment rien d’original ou de nouveau !

Catastrophe

Tout se passa très vite. Je vis mon voisin ramasser le savon, le rincer pour le libérer de tout reste de mousse et lui rendre sa pureté originaire, le reloger en cette niche qui lui convenait tellement bien. Hébété, j’avais arrêté de m’essuyer, la serviette pendait lamentablement entre mes mains. Je le regardais laver à grande eau le lavabo, en frotter vigoureusement l’émail à l’aide d’une éponge, essuyer les traces d’humidité, bref récurer l’emplacement de la honte pour en faire disparaître tout vestige de mes manquements les plus élémentaires, tandis que par le même processus, ils s’incrustaient piteusement dans la désolation de mon âme.
Que dire d’autre ? Sinon que je ne savais plus où me mettre. Remarquez, il fut bon avec moi. Il me prit la serviette des mains, la rangea soigneusement dans la corbeille du sale, m’invita à passer au salon où il m’offrit quand même mon café. Nul besoin de préciser que je ne m’attardais pas : je prétextais quelque devoir important pour m’esquiver, et mon voisin eut la décence de ne pas faire semblant de vouloir me retenir, de regretter mon départ ou même de réitérer une quelconque invitation. Heureusement d’ailleurs, car l’hypocrisie m’est absolument insupportable. J’avais été au-dessous de tout, il me fallait en subir et accepter les conséquences.
J’aime bien tirer des conclusions de tout ce qui m’arrive. Ainsi, même les leçons les plus pénibles me sont toujours profitables. Ou surtout elles. Peut-être justement parce que je désire par cette rationalisation d’après coup atténuer la douleur qui m’a été infligée. Aussi me suis-je demandé si, pour mon voisin, je pouvais être propre, ou s’il était possible d’accomplir un parcours sans faute. Suis-je lâche si je réponds que non, si j’affirme que la bataille était perdue d’avance ? Avais-je la moindre chance d’être propre ? Je ne crois pas. Ce qui est propre est ce qui nous appartient, tout ce qui appartient à l’autre étant par définition impropre. La propreté est la qualité d’appartenir à quelqu’un de spécifique : ce qui est propre, toujours relatif à quelqu’un, propre “ à ”. Propre et propriétaire sont pour cela deux mots indissociables. Propriété de l’être et propriété de l’avoir. M’est propre ce qui est ma propriété : les qualités et attributs qui me qualifient et pour cela me conviennent. Pour cette raison, ils deviennent très facilement les qualités et attributs appropriés, érigés en critères pratiques absolus, les autres devenant universellement impropres et inappropriés.

Plus on est propre…

Ainsi, plus on est propre, plus l’autre est sale. Mieux encore, plus je désire être propre, plus l’autre qui est en moi doit être sale, puisque je cherche à le purifier et à reprendre possession de moi-même. Lequel est la cause de l’autre : la propreté qui est soi ou la saleté qui est autre ? Que poursuit-on en ce combat ? Pourquoi une telle crainte du sale et de l’impur ? D’ailleurs qu’est-ce qu’être sale ? La terre, matière sacrée du paysan, devient détritus sous le coup de balai de la ménagère. Le sang, symbole même de vie et de noblesse, devient souillure

et corruption lorsqu'il s'échappe du lieu qui lui est propre. Qui suis-je alors pour déclarer quoi que ce soit impropre, et même inapproprié ? Je me console comme je peux : mieux vaut parfois être un irresponsable propre à rien qu'un propret propriétaire.

9 – Passivité

- *C'est vrai que les gens sont passifs. Tenez, laissez-moi vous raconter une histoire qui m'est arrivée : elle le montre tellement bien. Figurez-vous que comme chaque vendredi, je suis allée chez mon poissonnier. Il a une excellente réputation, son poisson est toujours frais, c'est le meilleur du quartier.*

Vous comprendrez que ce jour-là, quelle que soit l'heure de la matinée, on est toujours obligé de faire la queue. Je patientais donc, jusqu'à ce que mon tour arrive, profitant de cette attente pour examiner les prix et la marchandise. Je n'étais pas encore sûre de prendre du rouget ou du merlan, il allait pourtant falloir me décider : c'était presque à moi de commander. J'étais déjà à côté de la caisse, lorsqu'un violent coup de klaxon provenant de la rue m'obligea à me retourner. Encore un de ces automobilistes impatients ! Mais du même coup, je remarquai tout au bout de la file une jeune femme, d'origine algérienne ou marocaine, je ne sais pas trop. Elle était visiblement enceinte depuis un certain temps, son ventre devait commencer à lui peser. Elle s'appuyait lourdement sur la vitre de l'étalage, l'air fatiguée. Comme toujours en ces cas-là, je me dis qu'il faudrait la laisser passer devant.

Toujours discrète

Personnellement, je suis assez discrète et n'aime pas me faire trop remarquer, d'autant plus que l'on ne sait jamais comment les gens vont prendre les choses. Je me tournai donc vers elle, la fixant intensément afin qu'elle me remarque et comprenne mon intention. Mais elle sembla ne pas comprendre, ou alors elle ne me vit pas car elle tourna la tête de l'autre côté. Cela me chagrinait de la voir ainsi, dans cette situation pénible. Je n'osais pas l'aborder trop ouvertement, car si moi je voulais la laisser passer, j'en avais le temps, peut-être d'autres client y trouveraient-ils à redire. Il y a partout des gens mal embouchés qui prennent aigrement les choses ; ils sont toujours pressés et n'aiment pas rendre service. J'insistai donc, me tournant vers elle à plusieurs reprises, lui faisant signe du regard, afin qu'elle demande à

passer en priorité. Mais à chaque fois, soit elle regardait ailleurs, soit elle se détournait, comme si elle m'ignorait. J'étais pourtant sûre qu'elle m'avait remarquée. Or tout d'un coup, alors que c'était à mon tour de commander et que je venais de me tourner une dernière fois vers elle, en espérant qu'elle réagirait, eh bien ! je vous donne en mille ce qu'elle a fait. Elle s'est précipitée vers moi en me disant "Toi t'es une salope, une raciste !", puis elle m'a flanqué une paire de claques sans même que j'ai eu le temps de réagir. Ensuite elle a rajouté "Mais t'inquiète pas, je te retrouverai, et la prochaine fois je ne serai pas toute seule, je peux te le garantir !" et elle est partie comme une folle. Eh bien ! Laissez-moi vous dire que personne, absolument personne dans le magasin n'a réagi. Personne n'a rien dit, sauf bien sûr une fois qu'elle est partie. Alors pour la passivité, voilà bien un exemple incroyable. En tout cas, moi, je peux vous garantir qu'on ne m'y reprendra plus à vouloir aider les gens.

Excessive !

- Sur ce même sujet de la passivité, j'en tiens une qui n'est pas piquée des vers. Vous savez que je vis en copropriété, dans un immeuble où les appartements sont agrémentés de verdure et de petits jardins. Je me suis installée là précisément pour la qualité de vie, car j'ai horreur des murs gris et du ciment à perte de vue. Or un beau jour, en revenant chez moi, je m'aperçus que les trois arbres qui venaient en hauteur border mon patio avaient disparu. Je m'approchai de la balustrade et me penchai vers le bas afin de comprendre ce qui s'était passé et je vis que tous trois avait été sciés au ras du sol. Mon sang n'a fait qu'un tour, j'ai descendu les marches quatre à quatre et me suis précipitée chez mon voisin du dessous afin de lui demander des explications. J'ai tambouriné sur la porte tant que j'ai pu, mais il n'a jamais répondu. Pourtant, je savais pertinemment qu'il était là : il passe son temps chez lui, installé dans son fauteuil à écouter de la musique classique. Je lui criai à travers la porte de m'ouvrir car je savais qu'il était là, mais rien à faire. Alors je suis rentrée chez moi, furieuse, j'ai écrit une lettre au syndic, en recommandé avec accusé de réception, mais au bout de trois jours, toujours pas de réponse. Je suis donc allée le voir, et tout ce qu'il a trouvé à me raconter était qu'il avait fait passer l'information à qui de droit, c'est-à-dire au conseil syndical, dont bien entendu je ne fais pas partie. Je lui rétorquai tout de même que ce n'était pas une réponse, que personne n'avait le droit de couper ces arbres, que ça n'allait pas se passer comme ça, que je connaissais mes droits, que j'emploierai les moyens qu'il faut et que je ne reculerai devant rien. Je vous garantis qu'il l'a senti passer ! Il ne savait plus où se mettre, et en guise de conclusion, tout ce qu'il a trouvé à me dire était que j'étais plutôt excessive. Vous vous rendez compte ! Excessive ! Il ne manquait plus que ça ! Eh bien, par la suite, j'ai tout essayé, mais tous me fuyaient ou m'envoyaient des arguments d'un semblable acabit, plus désolants les uns que les autres. Autrement dit, deux ou trois types tout-puissants font ce qu'ils veulent dans l'immeuble parce que tous les autres sont passifs et se laisseraient manger la laine sur le dos. C'est quand même un monde !

Personne

- Vos deux histoires me font penser à une autre, que j'ai vécue. Là où je travaille, dans une administration, le chef de bureau est une maîtresse femme, un véritable dictateur ; on l'appelle

le dragon femelle. Elle terrorise tout le monde, même ceux qui sont hiérarchiquement au-dessus d'elle ont l'air d'en avoir peur. Du coup elle fait absolument ce qu'elle veut. Et si elle vous a dans le collimateur, elle sait être vraiment embêtante. Il y a deux mois, il est arrivé un incident dont je vous passe les détails sordides. Toujours est-il qu'il fallait trouver un coupable pour clore l'affaire. Or comme par miracle, toutes sortes de preuves et de faux témoignages se sont accumulés, qui dénonçaient une jeune femme que justement, drôle de coïncidence, ce fameux chef de bureau ne pouvait pas supporter et dont elle voulait se débarrasser. Tout le monde savait que les preuves étaient fausses et n'avaient aucun sens. Eh bien, personne n'a rien fait, et la jeune femme a fini par être licenciée. Vous voyez les conséquences graves qu'entraîne parfois la passivité !

Bizarre

- J'en ai bien une aussi, d'histoire, mais elle est tellement bizarre que je ne sais pas si je devrais la raconter. Je ne suis même pas sûr qu'elle ait un rapport avec la passivité. Mais je vais quand même vous la relater. Ayant rendez-vous à l'hôpital, je pris le bus pour m'y rendre. Arrivé à destination, je descendis, juste derrière une jeune femme. Elle prit la même direction que moi. Je marchais derrière elle, je n'avance plus très vite depuis mon accident. Je la suivis donc jusqu'à la porte, pénétrai dans l'enceinte après elle, et comme elle se dirigeait vers les ascenseurs du couloir de gauche, je continuais à la suivre. Elle appuya sur le bouton d'appel et je restai derrière elle, patiemment. Mais tout d'un coup, elle se tourna vers moi, l'air complètement paniquée : elle se plaqua contre le mur, sans bouger, toute crispée, les yeux écarquillés par l'effroi. Sa réaction me surprit énormément. Pourquoi lui avais-je fait aussi peur ? Je n'avais strictement rien fait. Était-ce le chapeau que je portais ? Je lui proposai de prendre un ascenseur différent du sien, afin de la rassurer. Mes paroles eurent l'effet contraire, elles semblèrent accroître sa frayeur. Très embarrassé, je décidai de reculer, jusqu'à être hors de sa vue. Je n'ai toujours pas compris ce qui s'était passé.

10 - Une autre réalité

Une femme écrivait récemment au journal pour en critiquer une autre qui avait déclaré vouloir se convertir à l'Islam par amour pour l'homme qu'elle aimait. La première, visiblement de culture islamique, dénonçait avec virulence la seconde, s'avouait même agacée, voyant en un tel geste une sorte de capitulation psychologique, une régression morale, particulièrement en ce qui avait trait à sa condition de femme.

Pour elle, la laïcité et les libertés qui l'accompagnent constituaient une sorte de progrès, durement acquis, qu'il ne fallait à aucun prix brader, y compris par amour, aussi grand et profond soit-il. Le fossé qui sépare ces deux démarches opposées constitue une problématique des plus intéressante à

creuser, si l'on accepte de ne pas simplement être emporté par une simple opinion, aussi justifiée soit-elle. Mais pour aller jusqu'au bout d'une telle analyse, il s'agit de penser chacune de ces deux positions en leur vertu intrinsèque, dans leur propre justification.
Ainsi, penser la question de la femme islamique dans un contexte purement occidental risque d'entraîner un jugement quelque peu biaisé, faussé par une donne dont on ne sait pas, ou plus, interroger les limites et le bien-fondé. Pour preuve de l'intérêt d'une telle mise en garde, je souhaiterais présenter deux femmes qu'il m'a été donné de rencontrer dans leur pays : l'Algérie. Bien entendu, comme tout exemple, ces deux cas particuliers sont spécifiques et connaissent une certaine limitation dans leur représentativité ; ils ne sont que ce qu'ils sont et ne pourront pas être nécessairement et automatiquement universalisables, mais il faut malgré tout accepter ce qu'ils offrent, pour ce qu'ils offrent, pour l'éclairage peut-être surprenant ou paradoxal qu'ils nous procurent sur la question qui nous intéresse.

Farida la militante

D'abord Farida, qui avant tout est une militante dans l'âme. Elle est de ces femmes battantes, énergiques et courageuses, dont l'Algérie semble particulièrement généreuse. Une de ces femmes qui inspira à un écrivain algérien le compliment étrange qu'en ce pays les femmes étaient des hommes. Elle déborde d'énergie, fonctionne bien souvent dans l'excès le plus complet, passe d'un registre émotionnel à un autre avec la plus déconcertante facilité, semble posséder le don d'ubiquité, tellement elle court et se trouve présente partout ; on la croirait reliée à une puissante batterie enfouie mystérieusement en son sein. Quand elle se déplace, une bourrasque passe, nul ne saurait l'éviter ou y rester indifférent. De surcroît, tous viennent vers elle, de la manière la plus naturelle du monde, qui pour un conseil, qui pour un problème d'organisation, qui pour simplement l'embrasser et lui dire bonjour. Nul ne lui conteste l'autorité naturelle qu'elle déploie sur les gens et les choses. Pourtant, il faut la voir pourchasser toute apparence de dysfonctionnement et d'arbitraire avec un emportement qui ferait douter de l'efficacité d'une démarche aussi entière et indiscriminée, bien qu'en fin de compte les résultats soient là, les blocages se dénouent, tout avance, en bonne partie grâce à elle et à l'impulsion quasi sauvage qu'elle apporte à chaque situation qu'elle approche de près ou de loin.
Farida est très fière, presque trop fière, si cette fierté n'était une sorte de carburant pour son moteur psychique. Son honneur n'est jamais très loin, il rode alentour et menace dans toute discussion. Ainsi rien n'est pris à la légère, aucun geste, aucune parole. La "bella figura" des Italiens est une teinture légère et superficielle comparée à l'image qu'elle se sent obligée de projeter en quasi-permanence. Avec de temps à autre de brèves fissures, par où s'échappent des aveux qui semblent la soulager. Ainsi elle raconte comment, à son domicile, elle devient méconnaissable : se pliant aux règles, peu contestataire, acceptant avec une relative docilité la loi du lieu, cette même loi contre laquelle elle se bat dès qu'elle passe le pas de la porte. En admettant toutefois que passer le seuil de la porte ne se fait pas toujours sans heurts, bien au contraire. Pourtant elle est profondément attachée à sa culture, elle se trouve atteinte par le mal du pays dès qu'elle s'éloigne de chez elle plus d'une semaine, et l'Occident qu'elle connaît tant au travers des médias et de brèves expériences ne la tente pas particulièrement.

Daya la poétesse

Avant d'argumenter notre hypothèse, présentons notre deuxième personnage. Daya est une poétesse. Au contraire de Farida, elle parle toujours doucement, sourit en permanence, et ne s'emporte pas, ou très rarement. D'apparence timide et effacée, on ne la croirait jamais l'auteur des poèmes qu'elle écrit. Car ses textes sont pleins de force, de passion, voire de brutalité et de violence. Son espace intellectuel et vital semble ainsi avoir été aménagé en deux parties distinctes et hermétiques l'une à l'autre : l'être social et l'être intime. Ils ne se confrontent guère l'un à l'autre, en tout cas pas consciemment ; leur confrontation provoquerait sans doute une singulière étincelle. L'un d'entre eux est tout en douceur et en concessions, l'autre se compose en majorité de cris et d'exigences. Une sorte de Dr Jekyll et Mr Hyde, où les pulsions vitales réprimées percent, sublimées à travers une talentueuse et généreuse veine poétique. De cette veine poétique si présente à travers le monde arabe, dans cette vaste aire culturelle où les poètes réussissent encore à réunir des foules et à susciter l'enthousiasme.
Daya subit pareillement de rigides contraintes domestiques - mâles mais aussi femelles -, mais plus encore que sa compatriote, elle paraît avoir acquis chez ses proches une certaine autorité intellectuelle. C'est elle qui au sein de sa famille incarne culture et pensée, autorité pas toujours respectée, en tout cas pas ouvertement, mais qui pourtant pèse de manière constante, sans que tous s'en rendent compte ou l'admettent. Comble du paradoxe, même son jeune frère, nettement moins éduqué, lui en impose formellement, mais tous reconnaîtront certainement que c'est elle qui détient une véritable indépendance de pensée. Indépendance pas toujours bien vue au demeurant, dans la mesure où les voisins et la tradition s'imposent lourdement sur les pensées et les actes de chacun, ce qui oblige à voiler une bonne partie de la vie de l'esprit et à accepter partiellement la chape du silence et de l'abnégation. Mais comme Farida, Daya tient à sa culture, même si l'Occident la fascine, particulièrement au travers de sa littérature.

Creuset

Vu de l'extérieur, particulièrement d'une perspective occidentale, la réaction immédiate à ces descriptions consistera à plaindre ces deux jeunes femmes talentueuses brimées par leur entourage, et à dénoncer les lourdeurs d'une société déclarée archaïque ou rétrograde. Si l'une était totalement libre de mener son combat social, et l'autre de vivre ouvertement en accord avec l'esprit de sa poésie, elles seraient libres, s'exprimeraient sans arrière-pensées et se retrouveraient elles-mêmes, diront les uns et les autres. Néanmoins, même si ces opinions ne sont pas totalement dénuées de bon sens, ne vont-elles pas un peu trop vite en besogne ? Peut-être que les circonstances, aussi déplaisantes soient-elles, constituent le creuset d'une expérience singulière.

11 - L'accident

Elle avait dix-huit ans. L'âge où rien n'est vieux, sinon les parents. Et Dieu sait s'ils sont toujours vieux les parents, et embêtants. Elle habitait dans un village, à peine quelques centaines d'habitants. Rien de très drôle, ni passionnant. Depuis toujours elle savait qu'elle partirait. C'était chose convenue, comme pour la plupart des jeunes de son age, qui rêvaient tous d'une vie autre, d'une vie meilleure, ailleurs qu'ici.

Pourtant, après avoir terminé sa scolarité, elle s'était trouvé un travail au village d'à côté. Comme la plupart des jeunes de son age, qui restaient travailler à la ferme familiale, ou allaient s'engager à l'une des deux ou trois usines du coin. Le rêve n'était pas pour l'instant, et les rêves ne sont que des rêves, sans quoi ils ne seraient pas des rêves.
On la connaissait bien dans le village. Elle s'occupait de tout : de l'organisation des fêtes, des sorties, de toutes les activités qui concernaient ceux de son age. Elle avait même été la déléguée des élèves pour son collège. Elle n'avait pas été au Lycée. Elle aurait bien voulu, mais il fallait surtout penser à travailler, à gagner sa vie. Pas de place pour le luxe : la vie était trop dure, l'argent trop cher. Sa mère avait quelque peu regretté cet abandon, mais le père ne portait pas grande considération à l'école. Il ne supportait pas de voir sa fille perdre son temps à lire. Pas plus que de la voir traîner dans la rue, à parler aux garçons. Il n'était pas question d'entretenir éternellement une fille à ne rien faire. Le travail, gagner sa vie, était la seule chose qui valait la peine que l'on en parle. On travaillait toute l'année, sept jours sur sept : il y avait toujours quelque chose à faire. Ne serait-ce que d'éplucher les légumes ou curer les bêtes. Pour toute vacance, chaque année, le dernier week-end d'août, on allait passer deux jours chez la grand-mère, au bord de l'eau.

Un rêve

Le rêve était de partir, mais où, et pour quoi faire ? La question ne se posait pas dans l'immédiat. Plus tard, peut-être. En attendant, son seul luxe, sa seule liberté, était sa mobylette, achetée avec sa première paye. Dès qu'elle avait un moment à elle, elle sillonnait les chemins, fonçant à toute allure, zigzaguant à qui mieux mieux, frôlant les murs et les poteaux. Elle se grisait de vitesse, d'émotions fortes, seule excitation autorisée pour l'instant, et elle en avait bien besoin. On verrait par la suite pour le reste. Car le travail se passait bien, on appréciait son dynamisme, son sens des responsabilités. On lui annonçait déjà qu'elle se ferait bien une place dans l'entreprise, et l'idée lui plaisait, voire la flattait ; elle aimait être utile, et être reconnue.
Puis l'accident arriva. Un accident grave. Avec sa mobylette, elle avait percuté un tracteur ; elle avait été traînée sur plusieurs mètres par le semoir qu'il tirait. Elle faillit y perdre une

jambe. L'infection s'y installa. La douleur aussi, nuit et jour ; elle n'arrivait plus à dormir, même avec les médicaments. Les chirurgiens lui greffèrent de la peau prise sur son autre jambe, une opération longue, effectuée à plusieurs reprises. Apparemment ils n'avaient pas vraiment fait ce qu'il fallait. Pas plus que l'assurance d'ailleurs, qui s'était mal débrouillée avec le propriétaire du tracteur. Mais que pouvaient-ils faire, elle ou ses parents ?
Elle eut du temps pour réfléchir, beaucoup de temps, durant les six mois d'hôpital et de convalescence. Allongée, occupée uniquement à lire et à réfléchir. À repenser son passé, son présent, son avenir. Elle repensait à cette dame, professeur de français, ardente féministe et vieille fille, si enthousiasmante, qui l'avait beaucoup encouragée. À ce professeur de mathématique, sévère, qui l'avait mise au fond de la classe, car elle était nulle en math et elle était la sœur de son frère, un garnement. À ses parents, qui ne pensaient qu'au travail et ne comprenait pas son insatisfaction permanente. À sa tante, qui l'appelait "la révolutionnaire". À son autre frère, qui lui aussi avait eu un grave accident et depuis se morfondait dans son amertume. Aux collègues de travail qui menaient la même routine depuis des années, qui racontaient indéfiniment les mêmes histoires lassées et lassantes sur leurs maris, leurs enfants, leurs vacances, etc. Elle repensa à bien d'autres choses encore.

Une vraie chance

Un jour, vers la fin de sa convalescence, alors qu'elle se remettait plus ou moins à marcher, elle déclara à sa mère, qui la plaignait comme savent le faire les mères, que cet accident avait été une chance pour elle. Son père se fâcha, lui demanda comment elle pouvait parler ainsi à sa mère, qui se faisait tant de souci pour elle.
Elle était heureuse, elle était libre, elle avait compris qu'elle devait partir du village, tout de suite, pas dans dix ans, ni dans cinq ans, ni l'année prochaine, ni un jour, mais tout de suite. Dès qu'elle serait suffisamment remise. Sa jambe était encore abîmée, mais du moment qu'elle fonctionnait, on ne lui en demandait pas plus ! Cet accident lui avait parlé, plus que toutes les paroles, surtout elle qui était si têtue. On peut toujours rester sourde à des paroles, mais pas à un tel accident. À moins de faire comme son frère, et de tomber dans le piège du ressentiment. Elle ne pouvait plus continuer comme avant, le même cours des choses, identique à lui-même, terne et ennuyeux, ponctué de faux plaisir et d'activités factices qui n'ont aucun sens, aucune portée, aucun intérêt. Cet accident l'avait bien éclairé. Il lui avait été envoyé par la providence, pour mieux voir les choses, pour mieux les comprendre, pour mieux prendre une décision. La douleur l'avait fait véritablement réfléchir, comme si, sans la douleur, aucune concession n'était possible. Être clouée au lit l'avait fait voir plus clairement les choses, comme si d'habitude, sans obligation de s'arrêter, sans interrompre le mouvement, on ne pouvait pas réfléchir. Elle avait enfin connu autre chose, et de cet au-delà des choses, elle avait compris qu'elle ne pouvait plus continuer à vivre sur sa lancée, même si tous les autres, ses copains, ses proches, continuaient leur même petit bonhomme de chemin, en rêvant périodiquement d'un ailleurs dont la silhouette s'estompait rapidement au fil des ans.

Une leçon qui se mérite

Cette leçon qui s'était imposée à son existence, elle devait la repenser tout au long de sa vie. Elle avait compris qu'une décision consiste principalement à arrêter le flux permanent qui nous emporte, et qu'une telle décision ne s'effectue pas sans confrontation, sans douleur, sans tragique. Interrompre la continuité ne se réalise jamais naturellement, et l'entourage ne nous y encourage guère. Le réflexe le plus immédiat, celui qui cherche à se protéger, est de reporter au lendemain, au surlendemain une décision, qui dès lors ne reste qu'un rêve impossible, un château en Espagne.
Ceux qui l'auront fréquenté par la suite se seront étonnés de son comportement abrupt, de ses brusques changements de parcours. Comme ce copain largué sans préavis, ou ce fiancé paniqué qui s'enfuit à la veille des noces. Lorsqu'une idée lui traversait l'esprit, c'était maintenant ou jamais, au risque de déplaire. Attitude qui produit certes un comportement radical, mais qui seul pouvait protéger contre l'enlisement et la viscosité ambiante. Une rage intérieure l'animait, il ne pouvait en être autrement, mais elle préférait que sa violence soit tournée vers le monde, à qui elle ne devait rien, plutôt que contre elle-même, nourrie par la rancœur et le regret, celui de tous les gestes avortés, la maladie des faibles et des timorés. Elle n'aimait pas les limites, elle avait payé pour cela, au prix fort, meurtrie dans son corps, abîmée dans sa chair. Elle n'avait que faire du bon sens, de la gentillesse ou de la politesse : elle n'était plus liée, elle avait largué les amarres. La chance et la malchance n'existaient pas : son accident, dans tous les sens du terme, elle l'avait mérité.

12 - Une vieille femme

Je suis une vieille femme, il me serait difficile de le nier, depuis un certain temps déjà. J'aurais préféré dire vieille dame, mais je crains trop de gommer le drame de la vieillesse en lui accordant des soi-disant lettres de noblesse. Comme si la vieillesse était une sorte d'aristocratie, celle de la sagesse ou d'autre chose, avec une vue privilégiée sur le monde, accordée seule par le nombre des années. Sornette !

Je suis une femme, une femme qui est vieille, dont les forces ne sont plus ce qu'elles étaient, et surtout dont les rêves ne peuvent plus être ce qu'ils étaient. Car même les rêves ont un âge, et c'est certainement ce vieillissement des rêves qui constitue l'aspect le plus douloureux du vieillissement : l'âme se voit privée de ses plaisirs les plus précieux, de ses aspirations les plus désirables. Le conditionnel cède la place à un futur trop immédiat et trop certain.
Mais aujourd'hui, je ne veux plus, je ne peux plus me permettre d'entretenir une illusion aussi maladive. Je me pose des questions, beaucoup de questions d'ailleurs ; trop ou pas assez. Où veux-tu aller vieille femme ? Que désires-

tu faire des années qui te restent à vivre ? Quel sens prétends-tu donner au passé qui est le tien ? Tu l'abandonnes ce passé, tu l'oublies, ou plutôt tu le transformes à souhait, à tel point que ce qui t'appartient ne t'appartient plus. Ta mémoire ne sait plus que glaner des bribes éparses, qu'elle reconstitue à sa manière. Tu fabriques des mythes. Que te reste-t-il à rejeter, à raturer, à réinventer ? Ton enfance de petite fille gâtée, mal aimée, peut-être ou certainement ; comment savoir ce qu'il en retourne vraiment ? Es-tu cette "princesse", dont se plaignait ton mari, l'homme qui t'a quittée après des années d'une demi-présence, ou d'une réelle absence ?

Tous malades

Il me trouvait insupportable, disait-il, mais je l'aimais, et je crois que je l'aime toujours, même s'il est parti, même s'il est mort. Surtout depuis qu'il est mort, comme si une justice immanente m'avait enfin réuni à lui, comme si la providence réconciliait enfin ceux que la vie avait injustement séparés.
Lui aussi m'aimait, quoi qu'il en dise par la suite. Il m'aimait beaucoup, je le sais. J'étais comme une seconde mère pour lui ; la première en vérité : l'autre ne l'aimait pas, il me l'avait avoué. Mais en réalité il était fou. C'était un grand malade. Mes enfants aussi sont malades. Ce doit être héréditaire. J'ai préféré couper les ponts avec eux, même si du coup je ne vois plus mes petits-enfants. Il y en a certains, les derniers, que je n'ai jamais vus, que je ne connais même pas. Je parle trop, disent mes enfants, je suis trop emportée. Je voudrais les voir, eux, avec la vie que j'ai menée. Une mère infantile, un père lointain, émotionnellement quand ce n'était pas physiquement. Un frère brimé et jaloux, un mari malade. Un par un, je pense à eux, il n'en est pas un pour rattraper l'autre. Comment ai-je fait pour ne pas moi-même devenir folle ? Peut-être le suis-je ? Mes enfants le disent, mais c'est trop facile. Je ne suis quand même pas embêtante. Pourquoi suis-je entourée de tant de méchanceté ?
J'étais une enfant si gracieuse, si rieuse, si agréable. Comment ont-ils pu me rendre ainsi ? Ils y ont mis le temps, certes, à eux tous, et ils ne m'ont pas ménagé les épreuves. Si je me mettais à raconter tout ce qu'ils m'ont fait ! Je préfère encore oublier. Mais je ne peux pas oublier ce qu'ils ont fait de moi. Mon mari était malsain, il avait besoin de moi. Il s'est pratiquement suicidé : il était malade, il a refusé de se soigner. Avant de mourir, il a détruit tous ses papiers d'identité, tout ce qui le concernait personnellement, comme s'il avait voulu annihiler par ce geste les moindres traces de son existence. Que faut-il d'autre comme preuve de son état pathologique ? Et ce n'est pas l'autre, cette pimbêche dont je veux tout ignorer, cette voleuse de mari, qui aurait pu faire quoi que ce soit pour lui. De toute façon, il est mort, et qu'elle ne se fasse pas d'illusion : tout est bien, c'est moi qui l'ai récupéré. Même si cet idiot n'a rien compris. De toute façon, je suis mieux seule. On me laisse tranquille, je fais ce que je veux. Je suis libre.

Trahison du souvenir

Nous avons eu de bons moments ensemble, nous nous sommes beaucoup aimés, nous avons beaucoup aimé nos enfants. Pourtant ils en disent, du mal de leur père. Il les frappait, racontent-ils, il s'emportait, il était violent. Voilà les souvenirs, les seuls souvenirs qu'ils en

ont, ceux qu'ils racontent à qui veut les entendre. Eux non plus n'ont rien compris. Leur cœur et leur bouche ne connaissent que la médisance. Comment ont-ils pu devenir comme cela ? Nous formions une famille unie, lorsqu'ils étaient petits ! De toute façon, ils n'auront rien de moi. J'ai même vendu la maison familiale, sans leur dire. Je ne voulais pas qu'ils la rachètent. Ce sont mes souvenirs à moi, à personne d'autre. Et je ne leur dois rien, ils sont trop ingrats. Ils m'en ont voulu, ils ont dit que j'avais perdu l'argent au casino. N'importe quoi, vraiment ! Ils sont prêts à dire n'importe quoi pour me désobliger. Que leur ai-je donc fait ? Comme si c'était un péché de jouer au casino. Comme si une vieille femme seule, sans autres consolations, ne pouvait pas s'amuser un peu. Surtout que j'ai parfois gagné au casino, à plusieurs reprises.
Les gens que je connais m'aiment bien. La dame qui vient faire le ménage par exemple. Nous nous entendons bien. Elle passe deux fois par semaine, elle a toujours l'air contente de venir me voir. J'ai aussi une vieille amie, nous nous connaissons depuis des années. Elle boit beaucoup la pauvre, elle est bien mal en point. Moi, je ne bois pas. Je ne comprends vraiment pas ce que mes enfants ont contre moi. Mais je préfère ne pas les voir. Les visites finissent toujours mal, on ne peut pas discuter sans que la discussion tourne à la dispute. Ils se moquent de moi. Ils ne savent pas ce que c'est que d'aimer. Moi, je crois que c'est l'amour qui est important, rien d'autre. Très peu de gens comprennent cette vérité primordiale. Lorsque je réfléchis, je me dis que presque personne ne comprend cela, parmi tous les gens que je connais. En tout cas personne parmi mes proches. Ils croient tous que je suis ridicule, une vieille femme ridicule, qui radote. Je ne comprends toujours pas pourquoi mon mari m'a abandonné. Il était malade.

Ce qu'il me plaît

J'aime faire plaisir. À moi et aux autres. J'ai toujours été comme cela. Mon mari ne supportait pas : il disait que l'argent me filait entre les doigts. Ma fille me dit que je cherche juste à me faire aimer en faisant des cadeaux. Elle profite de tout pour me critiquer. J'aurais préféré qu'elle n'apprenne pas que la banque m'avait fait interdire de chéquier. Du coup, elle dit que je vais me retrouver à la rue, elle me menace de me faire mettre sous curatelle. Les autres sont d'accord avec elle, bien entendu. La vérité est qu'ils ne sont pas contents, parce que je ne vais rien leur laisser de ce qui venait de leurs grands-parents. Toutes ces maisons, rien ne restera. Ça, ils ne le digèrent pas. Tant pis pour eux. De toute façon ça m'appartient, c'est à moi, je suis libre, j'en fais ce que j'en veux. J'ai assez souffert dans mon existence ; j'ai bien le droit de faire ce qui me plaît maintenant.
Ce n'est pas facile de vieillir. Encore, je ne me plains pas trop : il y a pire. Moi, je crois que j'ai mené une bonne vie. J'ai assez de ressources en moi pour être heureuse ; j'ai la providence avec moi. Comme j'ai coupé les ponts, je suis tranquille, personne pour m'embêter. Mais c'est sûr que parfois je préfèrerais voir mes petits-enfants. Jamais je n'avais pensé que tout finirait ainsi.

13 - La mort du père

Il est mort. Je viens de l'apprendre à l'instant. Je ne peux pas dire que je sois véritablement triste. Pas comme un fils devrait l'être, pas comme on pourrait s'attendre d'un fils. D'ailleurs, que doit ressentir un fils à la mort de son père ? Je croyais le savoir, cela me paraissait de la plus grande évidence, or le jour venu, me voilà complètement pris au dépourvu.

J'ai l'impression d'assister à un film, plutôt que de participer à la réalité. Peut-être ai-je été plus triste que maintenant en lisant un roman. « La mort du père » : cela composerait un chapitre si émouvant ! Est-ce la destinée ultime des enfants que de ne pas être triste à la mort des parents ? C'est alors qu'ils ne sont plus des enfants.
Pourtant je ne suis pas indifférent, mais je ne saurais qualifier ce que je ressens. Je sens bien que quelque chose en moi est mort, pas quelque entité lointaine et étrangère. Si, quand même, il y a tristesse, mais il n'y a pas douleur. Serais-je donc un être insensible et froid ? À force d'envisager la mort, m'est-elle devenue indifférente ? Une simple idée, comme il y en a tant. Au bout d'un certain temps, mon visage s'est contracté et j'ai versé quelques larmes. Est-ce par conformité, est-ce pour me faire plaisir ? L'impression n'est pas désagréable. J'écoute le *Requiem allemand* de Brahms, jamais il ne m'a paru aussi beau. La mort d'un homme ne serait donc destinée qu'à procurer un moment esthétique aux vivants ? Dernier geste de l'utilitaire, vision prégnante qui préside aux relations entre les choses et les êtres.

Mortelle comédie

Je repense à ces pleureuses entourant le cercueil des défunts, tradition qui aux modernes paraît tellement ridicule. Des professionnelles de la mort, comme il y a des professionnelles de l'amour… Mais nous utilisons bien des croque-morts, qui font vœu de paraître triste en attendant d'aller boire un coup et de taper le carton au café du coin. Mieux vaut encore être payé pour accomplir de tels gestes, que de prétendre vivre un drame qui n'en est pas un. Néanmoins, il serait difficile de nier que certaines morts sont ressenties comme un événement intolérable pour les proches, pour certains proches. Les autres ne feraient qu'accompagner cette douleur, manifestant de l'empathie, acceptant de jouer le jeu, peut-être pour atténuer la douleur de ceux qui souffrent. Mais pourquoi souffrent-ils ? Pourquoi certains souffrent-ils et d'autres non ? Une partie de nous-même est arrachée, une partie de nous-même où se mélangent la chair et l'esprit, l'affection et les soucis pratiques, l'amour et l'incertitude du lendemain. Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous devenir ? Les deux questions

se confondent, entrelacs existentiel qui ne sait distinguer en lui-même des sensations pourtant très contradictoires.
Que vais-je faire après la mort de mon père ? Rien ne peut changer. Nos vies étaient, en ce que nous faisions**,** devenues étrangères l'une à l'autre. De rares visites ponctuaient l'étrangeté du quotidien, comme l'on va au musée parfois, par obligation de renouer avec une autre dimension, celle du passé par exemple. Qui vais-je être après la mort de mon père ? Ce décès change-t-il quelque chose ? L'enfance est définitivement effacée, un cap est franchi, les souvenirs deviennent des souvenirs, qui nous appartiennent désormais à nous seul, à nul autre. L'histoire nous appartient, nul ne saurait plus nous l'enlever, nous en forgerons les détails à notre guise. Nous devenons maître du jeu, nous prenons possession de notre passé, nous devenons vraiment adultes, nous devenons les seuls et derniers garants de la mémoire. Le dernier rempart avant l'oubli. Certes nous regrettons ces points d'ombre qui nous viennent parfois à l'esprit, autant de questions pour lesquelles nous aurions aimé avoir des réponses. Il nous faudra aménager tout cela avec nos propres moyens.

Le deuil du présent

Mais si l'on peut sans drame faire le deuil du passé, le présent est une autre paire de manches. L'époux dans la force de l'âge dont l'épouse vient à disparaître, la mère dont le fils vient de mourir, ou encore l'enfant dont le parent décédé est encore terriblement présent. C'est une partie trop importante de soi qui vient à être arrachée. C'est sa mort à soi qui est en quelque sorte vécue. Intolérable aliénation de l'être. Que va-t-il se passer ? Peut-être nous faut-il apprendre nous-même à mourir. Peut-être ne sommes-nous pas prêts à disparaître. Peut-être tenons-nous encore trop à la vie.
Et si l'autre n'était qu'un objet, un objet auquel nous tenons tant, tant et si bien que nous l'avons implanté dans notre être ? Suture plus ou moins profonde qui réduit l'hémorragie, panse et tient nos blessures. L'autre comme pansement, l'autre comme béquille, l'autre comme brancard, l'autre comme prothèse. Quand ce n'est pas l'autre comme vie artificielle. Peut-être lui fallait-il mourir pour que nous venions à exister. La vie est si bien faite ! Une bienveillante providence veille à nos destins fébriles et hasardeux : une providence qui ne lésine guère sur les moyens, une providence qui ne chipote pas sur les détails, une providence qui ne s'embarrasse guère de considérations psychologiques et matérielles. Elle n'est guère lénifiante. Il nous faut exister, décrète-t-elle, coûte que coûte. Même si ici et là certains échappent à sa vigilance – elle ne saurait veiller à tout – elle offre à chacun d'entre nous plus d'une occasion de ne pas mourir vivant. Sa lucidité est sans pitié : elle n'hésite pas à pointer du doigt, elle n'hésite pas à fouiller les plaies, elle n'hésite pas à nous faire trébucher pour nous rappeler à la vie. Elle est inhumaine. Nous ne saurions le lui reprocher : c'est sa principale qualité. Ne confondons pas les douleurs : elle est le sel qui brûle, afin de fermer les plaies et les cicatriser.

La mort de la mort

Pourquoi aviver la douleur ? Pourquoi y aurait-il une vérité de l'existence ? Comment accepter la mort ? Pourquoi voudrais-je la mort de cet autre qui est moi ? Comment penser dans la

douleur ? Pourquoi n'aurions-nous pas simplement droit au bonheur de vivre ? Que répondre à de telles questions ? Elles ne savent pas, ne peuvent pas ou ne veulent pas accepter la vie. Il leur faudrait envisager ou comprendre que peut-être la mort est la condition de la vie ; peut-être que la mort est la mort de la mort. Nous mourons parce que nous ne savons pas vivre. Tout comme un enfant tombe parce qu'il ne sait pas marcher, et qu'en tombant il apprend à marcher. S'il ne tombait pas, si quelque mystérieuse courroie le tenait dans les airs, marcherait-il jamais ? Si la mort n'était pas, il faudrait l'inventer, pour aider les hommes à vivre, pour les inviter - un peu brutalement - à se battre avec le sens, à combattre avec la vie. Sans menace, sans perte, sans risque d'aliénation, que resterait-il de la vie ? Une simple habitude, qui ne saurait plus envisager sa propre fin. Peut-on admirer l'œuvre sans fin ? Peut-on même la constituer ? Il n'est que l'homme pour croire en l'infini. Justement parce qu'il connaît la finitude, la respecte et la craint.
Il est mort. Que ce soit mon père, que ce soit un autre. Aurais-je le courage de de parler ainsi pour mon enfant ? Dois-je être triste, d'être ou d'apparence ? Il est des cultures où l'on plaisante, où l'on rit, où l'on moque le défunt, ses petitesses, ses maniaqueries, ses tics et ses tares. Tout cela sur un ton bon enfant, en trinquant et buvant quelques verres. Ultime occasion de dire tout ce que l'on n'a pas pu dire avant, ce que l'on n'a pas osé dire. Qu'est-ce qui est mort ? Pas grand-chose. L'objet de quelques blagues, un prétexte à rire. Manque de respect pour la vie ? Ou au contraire, croire que pour la vie, la grande vie, tout cela est si peu de choses. Une petitesse qu'il nous faut constater. Car la montagne est admirable lorsque la taupinière est dérisoire.

14 - Réalité algérienne

Chaque fois que surgissait au détour d'une lecture ou d'une discussion l'expression «réalité algérienne», chaque fois qu'apparaissait sur l'écran de télévision le drapeau algérien, je savais de quoi il était question. Un autre massacre, un autre attentat. Le contraire m'eût étonné. Aussi, quand je reçus l'invitation qui me proposait, en tant que philosophe, de participer en Algérie à un festival poétique et culturel, j'hésitai quelque peu, en dépit de mon intérêt et de ma curiosité. Mais deux ou trois coups de téléphone à des amis algériens suffirent à surmonter mes réticences. Et je ne devais pas le regretter.

Chaque mois de juillet, depuis dix ans, en dépit de nombreuses difficultés pratiques et financières, se tiennent à Béjaïa, en Kabylie, les Poésiades, qui attirent poètes et amateurs de poésie de diverses régions, ainsi que de

nombreux spectateurs locaux, souvent plus que n'en pouvait contenir l'amphithéâtre de deux cents places. L'aspect sans doute le plus frappant de cet événement culturel, est l'ambiance générale du lieu. Dès l'entrée, de nombreux panneaux évoquent les artistes locaux, leur vie et leurs œuvres. Matoub Lounès, chanteur phare de la Kabylie, récemment assassiné, était cette année tristement à l'honneur. Et devant ces panneaux, de nombreuses discussions s'engageaient, inaugurant le partage intellectuel et spirituel qui caractérise l'esprit de ce festival. Aucune prétention, de la part de tous ces poètes et musiciens, chevronnés et apprentis, mais avant tout une communauté et une soif d'échanger. Certes, comme dans tous les pays du monde, l'artiste ou le créateur manifeste parfois une certaine angoisse, celle d'être apprécié ou compris. Mais nulle posture affectée, de celles qui tiennent à vous faire savoir qui elles sont, en affectant un ton raide, de mépris ou de dédain. Une personne, la seule, et je lui en rends grâce, me rappela la France, avec son instinct hiérarchique, et son souci du positionnement individuel.

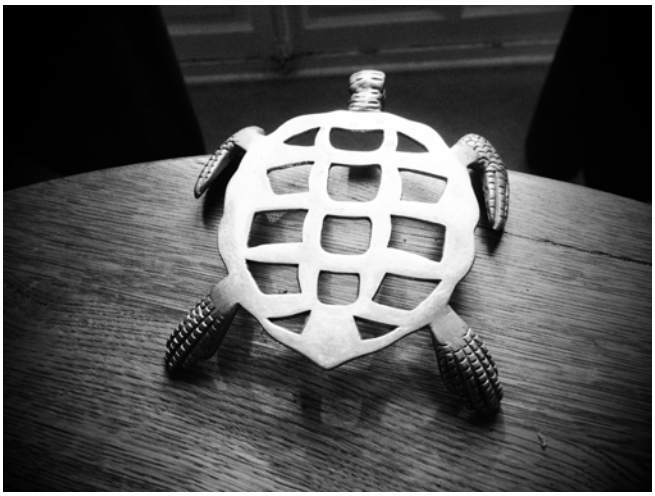
Une des raisons de ma présence, était d'organiser un café philosophique, le premier du genre en Algérie. La formule ayant attiré ceux qui avaient connu cette pratique lors de leur passage en France. La cafétéria du théâtre, désignée comme lieu du débat, était bondée. Plus de soixante-dix personnes, debout pour la moitié, faute de chaises. Les règles furent expliquées, succinctement : chacun parle à son tour, sans interrompre celui qui a la parole, nul n'abuse de son temps de parole, etc. Un arbitre fut désigné, pour assister mon rôle d'animateur. Afin de maintenir le cap de la discussion, de mettre en valeur les diverses interventions, de conserver l'esprit d'ouverture et de tolérance. Dix thèmes de débat devaient être proposés par l'assemblée, mis au vote pour choisir le sujet emportant l'adhésion maximale. Au vu du contexte socio-politique de la région, le choix ne fut pas étonnant : le problème de l'autonomie.

Comme l'on pouvait s'y attendre, deux ou trois discours enflammés, aux relents quelque peu dogmatiques, entamèrent la discussion. Mais rapidement, le ton de la discussion s'infléchit : nous étions là pour réfléchir ensemble, pour nous interroger, pas pour mobiliser les foules. Plusieurs problématiques porteuses surgirent, au cours des interventions. Faut-il défendre une langue pour elle-même, ou pour ce qu'elle véhicule ? Une société peut-elle être autonome si ses membres ne le sont pas ? L'indépendance est-elle porteuse, si elle est vecteur d'archaïsme ? La réalité est-elle mondiale ou locale ? Au fur et à mesure du débat, les participants prirent d'eux-mêmes en charge l'exigence philosophique, face à toute simplification du débat. Diverses problématiques furent articulées. Des formulations originales. « Tu commences par planter des figuiers autour de la Kabylie, tu les planteras ensuite autour de chaque willaya, puis autour de chaque village, et enfin autour de ta tête. » L'expérience était concluante, puisqu'en dépit de la polarisation idéologique et des appréhensions diverses, la simple opposition entre les tenants de l'autonomie kabyle et ceux de l'unité algérienne avait pu être reléguée temporairement au second plan, afin d'approfondir les enjeux d'une telle question et d'engager une réflexion permettant à chacun de repenser ses propres pensées et de ne plus voir l'autre comme un épouvantail.

Je devais aussi participer au Jury du concours de poésie en langue française, puisque les Poésiades se tiennent en trois langues : arabe dialectal, kabyle et français. L'exercice fut particulièrement intéressant, et émouvant. Comment les poètes, qui à leur manière doivent incarner l'espoir d'une société, allaient-ils prendre en charge le drame où leur pays était

plongé ? Tout d'abord, en grande majorité, ils ne l'occultaient pas. Rares étaient les poètes qui d'une manière ou d'une autre, plus ou moins directement, s'abstenaient d'évoquer l'angoisse de leurs compatriotes. Les poèmes moins réussis l'exprimaient trop littéralement, mais bon nombre d'œuvres présentées transcendaient leur inquiétude en un souffle poétique, d'une force parfois saisissante. Une force étrange et belle émergeait de ces lignes, de ces femmes et de ces hommes. Était-ce à cause du contexte économique et social où vivaient les Algériens ? Était-ce une donnée culturelle de ce peuple ? Je ne saurais le dire, mais quoi qu'il en soit, je ne devais pas sortir indemne de mon passage en ce pays. La France me paraissait si vieille à côté de l'Algérie, si morne et désabusée. Était-ce en dépit des difficultés que rencontrent les Algériens, ou à cause d'elles ? Tous ceux que je rencontrais, avides d'échanges et chargés d'interrogations, me semblaient animés d'une vitalité particulièrement intense. La réalité algérienne prenait un autre sens, une autre tournure, une autre ampleur. Une leçon que j'espérais ne pas oublier. Un souvenir qu'il me fallait partager. Après tout, pourquoi un festival poétique serait-il moins réel qu'une crise économique, moins réel que les actes les plus barbares ?

15 - Critique



Me voilà bombardé par hasard critique de théâtre dans un journal quotidien. J'aime le théâtre, bien que n'ayant jamais été un forcené de la scène. Je connais surtout les auteurs antiques, la renaissance, à la rigueur le dix-neuvième, et très peu les Modernes. Comme beaucoup de gens, le côté absurde et ésotérique de la modernité me fait fuir. Si je ne comprends pas, et surtout si j'ai le sentiment de ne pas pouvoir comprendre parce qu'il n'y a rien à comprendre, ou si j'ai l'impression que la compréhension débouche sur une espèce de vide ingrat et complaisant, je fuis. La quête du sens est une nécessité dont je ne saurais pas m'abstraire.

Un des mots d'ordre à la mode aujourd'hui est qu'il ne faut pas juger. Je ne peux m'y contraindre. Une telle interdiction me paraît trahir ce qu'il y a de plus fondamental en l'homme : la faculté de jugement. Elle représente déjà un garde-fou contre les excès du dogmatisme et du despotisme, bien que je ne sache pas me contenter d'un tel pis-aller.

Minimiser ou mépriser le jugement implique de laisser la porte grande ouverte à la pire forme de l'arbitraire : le silence de l'indifférence.
Ma nouvelle situation est assez inconfortable. Si je pouvais me contenter de rencontrer Sophocle ou Shakespeare à chaque représentation, il n'y aurait aucun problème. Mais au rythme de trois pièces quotidiennes, cela ne semble guère possible : l'offre est nécessairement plus variée. Il y a un certain confort à se cantonner aux périodes et aux auteurs qui nous plaisent ou nous intéressent, par exemple ceux qui sont éprouvés par le temps. Pour d'autres spectateurs le confort diffère : la modernité, la légèreté ou la mode fait office de loi. Quoi qu'il en soit, si l'on s'en tient à ses attentes, on part au théâtre la conscience tranquille, l'œuvre a quasiment été jugée bonne à l'avance ; elle bénéficie de circonstances atténuantes, on assiste à la représentation sans état d'âme. Mais cet inconfort travaille la plasticité de l'esprit.
Autre avantage de cette fonction de critique : elle met à l'épreuve le philosophe. Plus qu'à d'autres moments, j'ai dû ici me confronter aux limites de la dialectique. Qu'est-ce que la dialectique quand elle n'a plus à poser de jugement ? Une roue qui tourne éternellement sur elle-même sans jamais se poser. Certes cet art qui par excellence caractérise la philosophie est indispensable à la pensée, il offre une garantie contre l'opinion toute faite et fondée sur rien, mais la dialectique se suffit-elle à elle-même ? Sans jugement, il semble qu'elle devienne comme une phrase sans fin qui ignore le point, discours inchoatif, comme un paragraphe qui dure tout un livre, comme un livre insatiable qui ne voudrait jamais se fermer.
Comment juger une œuvre où des artistes ont investi tout leur talent et mis tous leurs efforts ? Bien que la pensée doive en permanence rester ouverte, elle doit aussi pouvoir temporairement se fermer. Elle doit savoir trancher. Si ce n'était le cas, terrible obligation, elle serait obligée de tout écouter. À travers son mythe du roi-philosophe, Platon capture tout à fait cette problématique. Au-delà de la simple idée que les rois devraient être des philosophes ou les philosophes des rois, il résume en cette image l'essentiel pour la pensée humaine, pour l'agir humain : la philosophie unit et la politique sépare. L'un travaille dans la continuité et l'autre dans la singularité. Le philosophe dialectise et le politique tranche. Mais à quel moment faut-il trancher dans la dialectique ou dialectiser le jugement ? Celui qui sait toujours répondre à cette question est presque un dieu. Il connaît le moment opportun, la science de ce qui convient. Pour réussir cela, il doit tisser en lui-même toutes les qualités humaines, un tel savoir exige une âme simultanément limpide et pleine.
Juger une œuvre, c'est aussi se laisser juger par elle. Sauf à refuser de réfléchir à la raison pour laquelle une œuvre nous déplait et se contenter d'une réaction totalement intuitive et immédiate, toute œuvre nous amènera à réfléchir sur nous-même ; peu importe alors qu'elle nous ait plu ou pas. Je me demandais parfois ce qu'était le théâtre, afin de déterminer s'il existait des critères généraux pour une pièce, et le théâtre me renvoya brutalement ma question à la figure : pourquoi vas-tu au théâtre ? Que cherches-tu ? Quelle est ta subjectivité ? Je n'avais pas prévu que le théâtre surgirait ainsi, vivant miroir du spectateur ; brûlante interrogation, qui exige que nous prenions conscience de notre propre conscience.
Bon nombre de spectateurs évitent totalement la question en répétant sans y réfléchir : "Moi de toute façon, je vais au théâtre pour passer un bon moment, pour mon plaisir, pour me distraire". Comme si plaisir et distraction étaient des termes univoques, à sens unique, évident. Si ces personnes se remémoraient un instant ce qu'elles considéraient une distraction

ou un plaisir dix ou vingt ans plus tôt, elles s'apercevraient de la variabilité de telles expressions. Cette mutation les amènerait à réfléchir sur elles-mêmes. Quoi de plus révélateur de la personnalité que le plaisir ? Dis-moi où est ton plaisir, je te dirai qui tu es... Dans le plaisir, il n'y a plus de faux-semblant : on peut paraître avoir du plaisir, au regard des autres, mais le plaisir lui-même ne ment pas. Ceux qui veulent tant se connaître, n'ont qu'à passer en revue ce qui pour eux constitue le plaisir ; expérience qui s'avèrera fort révélatrice. Il ne s'agit pas de dresser une liste d'épicerie, ce serait de peu d'intérêt, mais surtout de saisir le donné psychologique et les enjeux philosophiques de ces "bons" moments

Je réalisai donc, à mon grand amusement, que j'étais un obsédé du sens. Je ne supportais pas de sortir d'un spectacle sans avoir quelque réflexion particulière à me mettre sous la dent à propos de l'homme, de la vérité, de la beauté ou je ne sais quelle pensée transcendante. Sans cela, les mots ne m'intéressaient guère. Le chaotique et l'insensé, le gratuit et le léger me plaisaient aussi parfois, mais rarement plus d'un quart d'heure ; je n'y trouvais guère ma pitance, et une soirée à jeun m'irritait profondément. Ce n'était pas une grande découverte, mais le simple fait de le formuler ouvertement clarifiait énormément le problème de la critique. Être clair sur sa propre subjectivité, pour juger à partir d'une subjectivité avouée. Condition sine qua non pour une discussion réelle. Dès lors la subjectivité n'est plus un problème en soi et de toute façon l'objectivité est une illusion. Réaliser sa propre subjectivité, en ce qu'elle a de plus fondamentale et de ce fait en sa dimension arbitraire et critiquable, c'est la voir en perspective, c'est admettre la réalité d'autres perspectives, c'est permettre enfin un véritable débat, une véritable confrontation sur un sujet donné. Bien souvent les dialogues deviennent impossibles parce que l'on traite de détails, au lieu d'argumenter sur les bases mêmes de ce qui articule une pensée individuelle. Les protagonistes s'irritent de leurs discours mutuels, surtout parce que de manière inconsciente ils réalisent le hiatus qui les sépare sans pour autant le rendre visible. Ils se sentent impuissants vis-à-vis de l'autre et s'enragent.

Exprimer sa propre subjectivité n'engendre pas nécessairement une discussion dépourvue de tension, mais cet aveu est le minimum d'honnêteté exigible pour discuter réellement, au lieu de ces pseudo-conversations qui opèrent par arguments interposés, ergotent avec conviction sur du creux, parlottes qui engendrent la confusion et la ratiocination. Peut-être est-ce à travers cette prise de conscience des véritables enjeux entre soi et l'autre que l'on peut dialectiser son propre jugement, que l'on peut juger sa propre dialectique.

16 - Relecture

Les examens de fin d'année constituaient toujours, tant au lycée qu'à la fac, un exercice désagréable. Ce moment aurait pu être distrayant, car ces fins d'époque nous changeaient du train-train habituel. Il régnait en cette période de l'année une atmosphère très particulière, un peu fébrile ; on jouait beaucoup à être préoccupé, à s'inquiéter mutuellement. Chaque jour rencontrait son lot de préparations ou d'épreuves. On chuchotait, on questionnait, on spéculait, et les rumeurs menaient grand train.

Dans les situations de ce genre, tout prend une importance sans précédent. Tout est matière à l'étonnement et à la discussion. Merveilleux moment, s'il n'y avait eu les examens eux-mêmes et surtout, à la fin de chaque examen écrit, une épreuve terrible : la relecture. Car l'examen détenait aussi un aspect attrayant, plaisant, avec son côté cérémonial, le silence religieux qui pesait même dans les immenses salles, l'attitude compassée des surveillants, toute une ambiance inhabituelle palpitante où l'on devenait quelqu'un. La relecture, elle, n'avait rien de jouissif, il s'agissait avant tout de l'expédier au plus vite.

Se relire est la pire des tortures. Devenu professeur, je me suis d'ailleurs aperçu que bon nombre d'élèves ne se relisaient pas, ou peu, au risque d'être mal notés. Il est vrai que lorsqu'une tierce personne lit ce que nous avons écrit, qu'elle aime ou non, qu'elle apprécie ou pas ce que nous avons écrit, elle peut toujours s'en tirer par une pirouette, se dire que tout cela n'a guère d'importance. Se faire juger par quelqu'un d'autre reste aussi relativement facile. Si notre lecteur émet un jugement favorable, on est heureux de son appréciation, on n'en attendait pas moins, ou encore on est rassuré. Dans le cas contraire, on tente d'amortir le coup, on rationalise, on se construit un vaste schéma explicatif rendant compte des multiples raisons de ce désaveu. Pour se sortir sain et sauf de la critique, on est prêt à toutes les gymnastiques intellectuelles, ou bien, ultime recours, on se dresse sur ses ergots et l'on tire à vue sur le lecteur déplaisant. Quant à la troisième solution qui consiste à se déprimer devant la dureté de la critique, elle signifie généralement que nous nous y attendions ; s'il résidait un quelconque espoir, il était bien ténu. Tandis que se relire soi-même, en particulier lorsque des enjeux importants nous imposent une obligation de réussite, voilà une toute autre affaire. À l'époque, si la tension était trop importante, trop insupportable, je m'en abstenais sans aucun remords, me contentant d'une relecture de pure forme. Tant pis, advienne que pourra, la copie sera ce qu'elle sera. Tout ira bien.

Il en va de même avec la vie. Penser ceci ou cela à propos de soi-même, sans mise à l'épreuve, pour se faire plaisir, rien de plus facile. Combien de personnes discourent ainsi à loisir sur ce qu'elles sont. Intarissables sur les moindres détails de leur intimité, jusqu'à savoir si oui ou non elles aiment le petit-déjeuner au lit ou si elles ressentent fondamentalement des affinités avec les scorpions ascendants gémeaux. "Moi je suis plutôt...", combien de phrases commencent ainsi, dépourvues d'intérêt. Il n'y a absolument rien à en penser. Petit plaisir solitaire à plusieurs, narcissisme pseudo communautaire. Poliment chacun s'écoute, ou fait semblant, uniquement pour avoir la chance de prononcer à son tour la phrase jouissive : "Moi je suis plutôt...". Si celui qui parle occupe trop longtemps l'espace, on s'impatiente, "et moi alors...". On veut bien être poli, mais quand même !

Un jour, étudiant, lors d'un repas entre amis, prenant soudain conscience de cette litanie de "Moi, je suis...", j'explosais. "Ce que vous êtes, on s'en fiche complètement, dites-nous plutôt ce que vous faites, racontez-nous un accomplissement qui soit digne d'intérêt. Chacun peut y aller de ses petits tics et autres balivernes, chacun peut raconter et décrire son merveilleux petit étron à lui, mais franchement, qu'est-ce qu'on en fait, ou qu'en avons-nous à faire ?" Ce n'était que le début d'une longue carrière où je devais vexer bien des gens, généralement sans le vouloir. Mais ce cri du cœur, je ne pouvais pas le retenir, il émanait de la même tension, de la même veine critique et impitoyable qui m'empêchait de me relire, de me voir en face.
Une seule question m'intéressait : Comment ce "nous sommes" résiste-t-il au tribunal du vrai, de l'universel, du juste ? Voilà la question, et ce sont nos actes seuls qui pourront répondre à cette question. Une mère peut sans doute trouver merveilleux tout ce qui touche à son enfant, pourquoi pas ? Là se trouve d'une certaine manière son rôle, celui de chérir l'individu pour lui-même, et mieux vaut apprendre à s'aimer soi-même. Mais ce sentiment connaît aussi ses dangers ; s'il nous domine il nous rend étranger à nous-mêmes, étranger aux autres, car l'arbitraire devient le critère absolu de toute chose. Petit tyran pour soi-même, petit tyran pour ceux qui l'acceptent.
Connais-toi toi-même ! Injonction facile à prononcer, plus ardue à assumer. Qu'est-ce qui en nous nous est essentiel ? Qu'est-ce qui nous appartient de manière intangible et immuable ? À bien y penser, pas grand-chose... On peut commencer par soustraire le compte en banque, la coupe de cheveux, les chaussures Gucci ou le jean délavé, et surtout la fonction, cette terrible fonction censée nous résumer. En dehors de son aspect terrible, matériel ou social, le chômage chronique aura eu pour avantage de démystifier cette fonction qui caractérisait l'individu, lui accordait une identité, ou plutôt un papier d'identité, voire une identité en papier. En accomplissant ce processus de déshabillage mental, on se rend compte que bon nombre d'attributs sur lesquels nous fondons notre identité réelle ne sont que de simples accidentels. Quant à savoir ce qui reste essentiel à notre être, définir l'entité qui constitue l'unité de notre individualité, on s'aperçoit que la quête est sans fin car la proie est insaisissable. Pourtant, c'est de la perspective de cette entité que nous apercevrons enfin la silhouette de la liberté, celle du choix.

Être suffisamment détaché de soi-même pour se regarder en face, se lire comme le livre d'un auteur inconnu, et savoir interpréter, transposer. Lire sa vie comme une métaphore. Et guidé par cette veine poétique, cette force intérieure qui transforme et sculpte ; guider son existence en s'appuyant sur le tuteur de la vérité et de l'authenticité. Difficile tâche, mais un poids nous est alors enlevé. Car tel Atlas nous nous exténuons à soulever le monde, alors que ce monde est factice, il n'existe absolument pas. Nous y croyons par ouï-dire, parce qu'y croire nous accorde une contenance, comme ces chanteurs fadasses qui s'agrippent à un énorme micro parce qu'ils ne savent pas quoi faire de leur corps.
Bien sûr que la métaphysique ne nous sert à rien, tout comme la vie ne sert à rien. Mais sans la vie nous ne serions pas vivants. Et sans la métaphysique nous ne serions pas humains. Certains esprits forts prétendent se passer totalement d'une telle nécessité, sans se rendre compte que pendant ce temps ils appuient leur pensée sur des siècles d'une pensée qui avant tout s'est constituée de métaphysique. Ils prétendent que pour toute nécessité l'homme connaît uniquement le biologique, et ils fondent là-dessus leur psychologie. Ce qu'ils oublient est que la métaphysique accorde la distance, la distance absolue qui permet de réfuter

l'évidence et de se décentrer par rapport à tout ce que nous sommes et tout ce que nous pensons. Elle permet de relire sa propre existence.
Connais-toi toi-même. Si nous avons oublié l'étincelle du feu divin qui est la nôtre, cette poussière infime sur laquelle s'est cristallisé notre être, comment pouvons-nous - ne serait-ce que cela - tenter de nous connaître ? Sans l'insaisissable perspective du vrai, du beau et du bien, ou autre épée de Damoclès, comment est-il possible de connaître quoi que ce soit ? Nous risquons de ressembler à ce collectionneur impuissant qui épingle des papillons morts sur le mur. Jolies ailes, mais plus de vie. Illusoire possession d'une science morte. Essayons maintenant de nous relire !

17 - Intimité

De temps à autre, quand tout est calme et reposant, le soir, et que plus aucune sollicitation du monde ne peut surgir à l'improviste pour troubler ma quiétude, je me laisse aller à de douces rêveries où plus rien n'existe, sinon sous la forme silencieuse et ouatée d'une pensée qui se cherche, accalmie à travers laquelle perceront peut-être quelques lueurs qui permettront, le temps diaphane d'un passage furtif, de saisir à leur juste valeur les tourbillons violents qui le reste du temps propulsent mon âme en des élans qu'elle maîtrise très mal, élans qui se soucient fort peu de la forme des choses, élans si peu respectueux des besoins essentiels, besoins vitaux de l'esprit dont la privation mène pourtant à l'agonie et à la mort, à tel point que si en ce moment, celui où j'écris, je ne retrouvais pas, enfouie au fond de mon être, la force calme et sereine qui seule amène la réconciliation, je me verrais alors acculée à un désespoir dont il serait impossible de revenir, car partagée entre la honte, la colère et un pénible sentiment d'impuissance, le monde dont je fais partie intégrante peut revêtir tellement facilement l'apparence d'une menace et d'un cauchemar permanents, qu'il devient alors impensable d'en conjurer le malheur et d'en refuser la fatalité.

J'entrouvre ma fenêtre et la fraîcheur qui s'échappe et coule avec nonchalance de la nuit me ramène à moi-même, elle m'enveloppe tel un châle léger et apaisant, me fait me souvenir, me fait toucher du doigt ce moment tant de fois rencontré et tant de fois oublié, toujours le même, celui qui à chaque être humain rappelle que l'existence n'est pas une turbulente séquence sans fin, n'est pas une suite chaotique d'instants privés de sens et de substance, bien que cet éclatement de l'être ne soit pas non plus étranger au sens et à la substance, puisque sans lui nous nous retrouverions en une de ces nuits sans lune où chaque détail se

dissout dans une éternité blafarde qui avale sans aucune résistance possible la moindre velléité, le moindre désir, la moindre distinction, et si cet éclatement n'était pas subi, si je refusais le corps à corps qu'il provoque en permanence, alors je pourrais ouvrir ma fenêtre le soir, et je n'y sentirais rien d'autre qu'un peu d'air frais, je ne me laisserais pas pénétrer par cet instant de vérité qui questionne uniquement ce qui est, puisqu'il n'a que faire de questionner les morts ou les anges, et je ne pourrais entrevoir ce qui se niche au fond du néant dont la trame profonde et puissante ne devient visible qu'en creux par rapport à tous les accrocs maladroits qui pourtant tissent le quotidien.
La nuit s'appesantit lourdement, imposant la cadence décomposée et majestueuse qu'elle affectionne tant, presque tout s'arrête, le temps s'étire avec cette élasticité naturelle qui lui appartient et lui permet de se dissoudre lui-même, la réalité emprunte des tons mats qui glissent en de troublantes demi-teintes fuyantes et ombrées, tandis qu'en moi le balancier impitoyable et arythmique qui tel un métronome excentrique tente de suivre le flux brouillon de mes pensées ralentit autant qu'il lui est possible, autour de moi les objets s'extirpent sans bruit de leur gangue matérielle pour mieux se fondre dans l'ambiance métaphysique et désincarnée qui s'insinue lentement, et je m'installe dans cette pénombre du cœur et de l'esprit; mais un soupçon persiste, insistant et pervers, qui prétend me refuser ce qui pourtant, j'en suis convaincue, m'appartient de droit, et depuis toujours, il m'incommode, me tance, m'insulte même, puisqu'il me soupçonne d'abandon et de lâcheté, et j'ai bien du mal à lui répondre, sa voix résonne dans tout mon corps quand bien même je bande tous mes muscles pour faire la sourde oreille, insidieuse et perçante aiguille qui se moque de toutes les embûches que je mets sur son chemin, poinçon douloureux que la nuit la plus profonde et la plus noire ne permettra jamais d'effacer.
Et plus j'avance en ce voyage intérieur qui durera ce qu'il durera, plus j'accepte de voir ce que je n'ai jamais vu, plus je retrouve ce qu'il me semble n'avoir jamais connu — lentement le mystère se dévoile et chaque fois pour la première fois je fais face à moi-même —, plus le secret du monde, avec sa générosité sans bornes et ses incompréhensibles exigences déploie sa vérité en mon être ébahi, soudain, là aussi toujours comme pour la première fois, et je me retrouve fort surprise de saisir avec autant de clarté aveuglante et autant de pénétrante inquiétude la vivacité et la plénitude de la présence qu'une puissance indicible fait émerger de moi.

18 – Le jeu

L'Université ! Enfin la liberté, et puis cette terre inconnue qui de l'extérieur semble peuplée de promesses. En début d'année, on s'acquitte consciencieusement des multiples formalités administratives qui feront de nous officiellement un étudiant. On assiste aux cours, on prend des notes, on espère sans trop savoir quoi, que quelque chose d'important se produira. Quelque part, dans cet environnement pesant, dans les replis de cette gigantesque institution des événements se préparent certainement. Ce ne pourrait être autrement, tout ne pouvant se résumer uniquement à une routine austère et ennuyeuse.

Bien sûr il y a la connaissance, quelques brefs moments d'enthousiasme, avec ces enseignants souvent mornes et rarement excitants, mais il doit aussi y avoir la vie, celle qui nous fait vibrer, respirer, chercher.

Au bout de quelques semaines, j'ai trouvé. J'ai découvert le poker. Tous les après-midis, dans la salle des étudiants, se réunit une bande de mordus du jeu. Je ne connaissais pas encore le poker, mais j'aimais bien les jeux de cartes, ce mélange de hasard et d'habileté. Toutefois, jouer pour de l'argent amène encore plus d'émotions. Pendant quelques jours, durant les pauses, je viens regarder. Je ne fais qu'observer, afin de mieux comprendre. Et puis je n'ose pas encore m'inviter à la table. Les joueurs m'impressionnent. Ils sont si sûrs d'eux-mêmes, avec leurs rituels bien rodés ; ils parient des sommes qui pour ma bourse sont fort conséquentes. Ils commentent les coups avec l'apparence d'un réel professionnalisme ; ils participent tous à une sorte de mise en scène, avec paroles et gestes d'initiés. Surtout les Asiatiques, qui me font grand effet ; il y en a plusieurs, ils paraissent particulièrement friands de ce genre d'activité. Ils ont de surcroît cette manière bien à eux de battre les cartes, et ils lancent de brèves paroles en leur langue, souvent assez violentes. Comme je ne comprends pas ce qu'ils disent, je leur prête des réflexions fort profondes. De temps à autre je soupçonne quand même qu'ils ont simplement déclaré avoir chaud ou faim. Mais même cela ne peut avoir chez eux le même sens banal que pour nous. Sinon ça se dirait autrement. Enfin, un jour, mon petit pécule en main, je saisis une place vide et me risque à l'aventure.

J'assiste de moins en moins aux cours. Le matin, passe encore, la partie n'a pas commencé, mais l'après-midi, à peine ai-je aperçu quelques joueurs attablés, que j'ai beaucoup de mal à résister. Rater les cours devient de plus en plus facile. Au début c'est une petite heure par-ci par-là, puis ce sont des après-midis entières. Pourtant les mathématiques et la chimie m'intéressent, mais il leur manque un je-ne-sais-quoi, cet ingrédient indispensable à l'existence. Et puis si l'on est déterminé, on peut tout faire : j'arriverai toujours à passer les examens, j'ai bien le temps de voir venir. Alors jusqu'à deux heures du matin, je reste là, avec les autres, à miser et à parier. Jusqu'à ce que les préposés au nettoyage nous mettent dehors, parce qu'ils doivent s'occuper de la salle. Quand je pars, je suis vidé, je sens bien que j'ai le regard creux, je ne peux le fixer sur rien, je ne peux plus penser. Je m'aperçois parfois que depuis plusieurs heures je ne m'amuse plus du tout, mais j'ai néanmoins continué à jouer, par habitude, simplement pour éviter le moment où je devrais confronter le monde, plat et dur, qui s'impose à moi.

Lorsqu'on joue, on n'a pas trop envie de réfléchir, pourtant la journée est ponctuée d'incidents qui devraient nous forcer à le faire. Un jour, un de nos compères qui perd systématiquement depuis quelques semaines annonce qu'il a complètement claqué sa bourse d'étude, alors que le premier trimestre n'est pas même terminé. Bientôt, on ne le verra plus du tout sur le campus. Une autre fois, le père d'un collègue de jeu débarque à une heure du

matin, visiblement alerté par les horaires bizarres de son fils ; il flanque une correction à son fiston, lui criant des mots méchants dans une langue étrange. Un troisième, plus âgé, qui vient de perdre l'argent qu'il avait sur lui cherche désespérément à en emprunter, car c'était l'argent destiné aux courses pour toute la famille. Personne ne lui fait confiance, et il reste là, l'œil larmoyant. Le pire est que ce qui lui manque le plus, c'est le jeu ; passion plus forte que la honte, et si quelque naïf lui prêtait quoi que ce soit, il rejouerait. "Pour se renflouer" affirmerait-il, car on y croit, dans ce milieu, à ce genre de chose.
En fait on perd toujours, sans nécessairement prendre la peine de se demander pourquoi. L'explication en est simple. L'argent est privé de toute valeur ; hors du jeu, il n'a pas plus de signification qu'un sac de cailloux. Si l'on perd, on n'en a plus, si l'on gagne, on le claque comme rien, puisque c'est gratuit. On oublie si facilement les jours de déveine où l'on a perdu tout ce que l'on avait.
Pour la première fois de ma vie, je connus de manière aiguë et consciente l'angoisse du vide. Différente de la simple anxiété, ou d'une peur généralisée ; sensation terrible et décapante. Ce genre de sentiment, comme pour la plupart d'entre nous, me fut en fait connu dès l'enfance, de manière plus intuitive et ténue. Une impression qui nous signale que peu importe le pas mis de l'avant, on n'avancera guère. On marche, ou l'on croit marcher, on se démène, en essayant de vivre jusqu'au bout les instants, et puis soudain, quelque chose se passe : il n'y a rien. Le sol lui-même s'effondre. Par un phénomène bizarre, la somme des instants qui parurent tant compter sur le moment devient absolument égale à zéro. Surtout lorsqu'on s'est beaucoup démené pour réussir quelque chose, même si l'on s'agrippe à la raison qui nous cajole en parlant du résultat accompli : raison qui prétend nous aider à remonter la pente et nous empêcher de trop nous écouter. Pourtant, cette angoisse est presque une sonnette d'alarme, garde-fou qui nous fait réviser le passé sous un angle plus sobre, sinon très corrosif. Vanité des soubresauts du monde. Divertissement vulgaire et incertain. Et quand l'angoisse ne rencontre plus d'arguments ni d'opposition, lorsque plus rien ne vient contredire l'idée que l'on a couru en vain, la panique s'installe. Une sensation de néant nous submerge, salutaire si on sait l'écouter.
L'automobiliste emporté par l'inertie de son volant subit cela, une fois rendu à sa destination finale. Pourquoi s'est-il pressé ? Il l'ignore. Que ce soit pour rejoindre un mari grincheux, une femme acariâtre, une bête maison, le énième repas de notre existence, un match de foot à la télé ou rien du tout, peu importe, la frénésie est la même. Généralement il n'a aucune raison de se précipiter, mais la vitesse grise, et l'instant présent fait vibrer l'esprit, avec son lot de réflexes et son flux d'adrénaline. Le dépit guette, car autant l'envolée fut brutale, autant l'atterrissage sera funeste. Le moment présent est un piège. Si ce moment arrivait à ne jamais rien espérer, encore serait-il vivable, dans une continuité étale et sobre. Mais la réalité ne s'élabore pas ainsi. L'arrivée dont on espère tant, n'existe pas, heureusement ! L'arrêt est marqué par une chute. Et l'on se sent perdu.
Cette expérience du vide vécue une première fois, elle reviendra, l'esprit en connaît le chemin. Épée de Damoclès suspendue au-dessus de chaque moment, elle permet d'interpeller nos actes : ils ne pourront plus se satisfaire d'une pâture insipide, ni non plus de ces émotions à bon marché dont l'arrière-goût est si fade. La vie est souvent un jeu médiocre, où l'on mise des sommes banales dont on prétend quand même tirer le grand frisson. Quelle partie ridicule et grotesque ! Sachons trouver de véritables enjeux, en regardant le néant droit dans les yeux.

19 - Un nom

J'utilise un pseudonyme. Mon nom n'est pas mon nom. La rumeur se répand comme une traînée de poudre. Soudain je deviens une autre personne. Les fantasmes mènent bon train, rien n'engendre le fantasmatique comme l'idée du mystère. Pourtant où est-il ce mystère ? Tous me connaissent depuis un certain temps, alors que peut bien changer à quoi que ce soit cette histoire de nom ? Les rumeurs abondent, les discussions s'animent grâce à ce sujet tombé du ciel. Il paraîtrait même que j'ai officiellement changé d'état civil ! Comme si l'état civil n'était autre chose qu'un simple numéro de sécurité sociale.

Le plus drôle est que certains spéculent consciencieusement afin de découvrir mon nom d'origine, au lieu de me poser la question, tout bêtement. Comme ils doivent être déçus une fois qu'ils l'ont trouvé, ou quand ils l'apprennent. Ce n'est pas le nom du Président de la République, celui d'un bandit de grand chemin, ou d'un fils de pape, alors que faire de cette merveilleuse trouvaille ?

Les adultes sont de grands enfants. Le secret les attire, leurs yeux brillent à la simple idée de ce qui est caché. Pourtant, tant de choses qu'ils ignorent et qu'ils pourraient apprendre ne les attire guère. La physique ou les mathématiques par exemple, qui expliquent bien des réalités ignorées du commun des mortels, ne suscitent pas un tel engouement dans les esprits. Or quoi de plus ésotérique que les spéculations avancées de ces deux sciences ! De même pour la philosophie, bien qu'elle puisse se traduire plus immédiatement en notions reliées à l'existence quotidienne. Mais non, une telle pratique provoque rarement une frénésie de cette intensité. La dialectisation des concepts, aussi surprenante soit-elle, n'engendre pas une telle excitation. Quelque principe magique doit habiter ces magazines populaires qui traitent d'astrologie et de recettes miraculeuses pour qu'ils se vendent autant !

À bien y réfléchir, ce principe, c'est la voie courte. Une voie courte semblable à ces techniques de science-fiction, car elle peut nous téléporter sans aucun effort et immédiatement d'un endroit à un autre. Instantanément, Zap ! Aussi éloignés que soient les deux endroits, sans rien faire, même installé sur une chaise longue, la bouche ouverte et les doigts de pieds en éventail. L'instantané, l'immédiat, le tout de suite et pas deux minutes plus tard. Pas de difficulté de compréhension ni de travail pénible à effectuer, pas de trajectoire à calculer ni de temps à prendre en compte, le résultat est là, objet précieux, juste au bout des doigts, juste au bout de la langue, avec un seul et unique mot à prononcer. Abracadabra ! L'astrologie me dit sans attendre ce qui m'arrivera demain, quoi que je fasse ; la recette magique me procure sans délai ce qui autrement aurait nécessité un long et pénible processus. Grâce au nom, puissante amulette qui permet d'invoquer les forces mystérieuses ; en prononçant les

quelques syllabes qui le composent j'ai l'impression de détenir le pouvoir. Cette pratique est d'ailleurs extrêmement répandue : scrutons le monde universitaire, le journalisme ou toute autre profession, nous en verrons immanquablement les adeptes répéter à l'envie des mots qui visiblement semblent être des mots-clefs, les mots du lieu et du moment, mots qui permettent d'être reconnus et d'obtenir la satisfaction immédiate d'un désir que tous semblent partager, mots puissants, mots de passe. Ils jouissent infiniment lorsqu'ils articulent ces mots, cela se remarque à la simple manière de les prononcer. Jouissance du mot, plaisir étrange dont le sens n'a rien à voir avec le sens du mot.

Certains, quand ils sont fâchés après moi, lorsque je les énerve pour une raison ou une autre, m'appellent par mon nom d'état civil, qu'ils ont pu découvrir ; ils sont drôles. En se laissant aller à cette petite bassesse, ils n'osent pas trop me regarder en face, leurs yeux inquiets se promènent sur le côté, ils ne fixent rien, ils fuient. Par pudeur sans doute : ils s'imaginent percevoir une sorte de nudité. Hargneux, ils le répètent à deux ou trois reprises, en insistant. Répétition qui prouve que c'est bien un coup, et qu'il doit porter. Un mélange de satisfaction et d'inquiétude se lit sur leur visage. On remarque une mimique identique sur les visages des politiciens lorsqu'ils lancent leurs invectives, ces fameuses petites phrases assassines à propos de leurs concurrents. Ils sont heureux, ils se sont défoulés ; mais derrière ce vernis, on perçoit la grimace, celle qui exprime la douleur, le petit pincement involontaire à la nuque qu'effectuent automatiquement le petit et le mesquin. Rien d'autre à affirmer, rien de mieux à dire. Quand la voie longue ne marche pas, lorsqu'il n'y a guère d'explications à donner, il ne reste plus que la voie courte.

Shakespeare, grand observateur de la nature humaine, de ses grandeurs et de ses médiocrités, pratique énormément le jeu de mots. L'insulte en fait partie, il a une pièce entière dont c'est précisément le sujet : « Beaucoup de bruit pour rien ». Il nous montre à travers son œuvre la limitation du mot, sa vacuité. Étrange perspective pour un homme qui a bâti sa vie sur le verbe. Ou bien, en artisan créatif, il connaît ses instruments mais ne veut pas être enchaîné par eux. Quoi de plus libérateur que de jouer avec les chaînes, que de jongler avec la nécessité. Ce grand poète de la langue anglaise manie la métaphore avec un tel génie que bon nombre de ses expressions sont restées dans le langage courant. Un langage sans cesse renouvelé, voilà ce que ne permet pas le simple mot. C'est entre les mots que tout se passe, c'est là que l'intelligence se glisse et transparaît. Pour cette raison elle ne peut pas se fixer aux mots. Elle ne peut pas rendre toute-puissante chacune de ces petites entités. Il arrive parfois qu'un mot isolé détienne cette capacité, mais à de rares moments qu'il faut savoir jauger et construire.

Moïse, être inquiet, en quête de certitude, voulait savoir le nom de Dieu. L'Être Suprême lui répondit qu'il était celui qui est. Cela voulait dire qu'il ne mérite aucun nom, et qu'il les mérite tous. S'il n'était qu'une seule raison pour laquelle il est regrettable qu'existe communément aujourd'hui une certaine répugnance envers la nature du religieux, ce serait celle-là. Car cette réponse, divine, exprime simultanément toute la réalité du nom et toute sa limitation. Le pauvre Moïse voulait nommer, en pensant que par-là s'obtient la connaissance, que par-là s'acquiert et se détient le pouvoir, or il se voit répondre que le nom ne constitue qu'un reflet bien pâle et mouvant de la réalité. Pourtant il faut nommer, sinon la reconnaissance ne peut s'effectuer. Voilà l'intérêt de la métaphore, la sagesse du poète : nommer, tout en reconnaissant la vision parcellaire et bornée du nom. « Je suis un homme voilé pour moi-

même, Dieu seul sait mon vrai nom », nous dit William Blake. Au Moyen Age, bien des écrivains reprenaient pour eux-mêmes le nom de l'auteur qui leur plaisait, considéré plus digne que le leur, donnant ainsi tout son sens au concept d'abandon. Peu importe qui tu es, ton identité est factice, seul compte ce que tu fais.
Changer son nom propre tous les jours. Voilà un exercice digne de ce nom. Les mots ne vexeraient plus, car ils n'attacheraient plus. Plus question de porter son nom en bandoulière comme un banquier son capital. Pensons à tous ceux qui se froissent à propos de leur nom. Chaque jour repartirait à neuf, chaque jour un nouveau choix, tout serait à refaire. Plus de possibilité, ni besoin de se vexer si on écorche notre nom, ou si autrui l'a carrément oublié. Une identité mobile, quel régal pour l'âme philosophe. Plus de nom propre, on se satisferait de la réalité et de la grandeur du commun. Plus d'hypothèse impossible, la voie reste désormais ouverte à une dialectique infinie. Aucun chemin n'est obstrué a priori, l'esprit devient libre, libre non pas de penser, mais de commencer à penser.

20 - Traces de pas

Un après-midi, alors que je participais au festival d'Avignon en tant que journaliste et critique de théâtre, je sortais tout juste d'une pièce quand un homme à l'allure plutôt sympathique m'accosta. « Je sais qui vous êtes. Je voudrais que vous veniez voir mon spectacle. Il a été très apprécié par tous ceux qui l'ont vu. » Méfiant, je lui demandais quel en était le sujet, et il me répondit qu'elle parlait de la mémoire et de l'enfance. Qu'avais-je à perdre ? Je suivis mon cicérone dans une de ces nombreuses petites salles qui abritent des comédiens durant le mois de Juillet, à des prix généralement exorbitants.

Mon hôte était un conteur, excellent conteur de surcroît. Il parlait avec une drôle de voix, rocailleuse, grave et attachante, et une agréable pointe d'accent du midi, chantant, de ceux que l'on ne se lasse pas d'écouter. Et comme il l'avait promis, il parla de son enfance, de ses souvenirs impérissables de môme qui a grandi en Provence. Son énorme grand-mère, sa tante vieille fille, ses copains gouailleurs, le vieux malin du village, toutes sortes de personnages pittoresques furent passés en revue. Visiblement la salle appréciait beaucoup, surtout ceux qui au vu des commentaires qu'ils lâchaient

étaient originaires de la même région. Un des moments forts fut l'anecdote où il raconta les tartines de margarine et de chocolat râpé qu'on lui préparait pour son quatre heures. Il y revint d'ailleurs plusieurs fois, au grand plaisir des spectateurs qui paraissaient savourer particulièrement le symbolisme de cet exotique délice du palais.
L'homme était drôle, il avait le sens de l'observation et celui de la narration, mais franchement, au bout d'un quart d'heure je m'ennuyai. J'étais inquiet : à la sortie il viendrait à moi pour me demander ce que je pensais de son spectacle. C'est pour cela qu'il m'avait fait venir, espérant un papier qu'il pourrait mettre dans son inévitable «press-book», comme on dit maintenant. Qu'allais-je dire à cet homme qui avait certainement mis tout son cœur et tous ses efforts, sinon tout son argent, à monter ce solo rempli d'une touchante sincérité ? Le rôle d'un critique, s'il se prétend à la fois honnête et humain, n'est pas tâche facile.
Je commençais à trouver la chose carrément longuette, quand l'inespéré arriva, un de ces moments précieux qui vous sauve une journée toute entière. Au milieu de ces multiples anecdotes qui n'avaient d'autre intérêt immédiat que de faire vibrer la glande nostalgique, mon oreille distraite fut attirée par des mots qui semblaient soudainement avoir une autre allure. C'était enfin une histoire, une vraie, de celles qui valent la peine d'être gravées dans la mémoire. Ces histoires-là, on les reconnaît facilement, car on ne se lasse pas de se les entendre conter. À chaque fois elles produisent un effet différent sur notre âme, jamais le même, elles nous remuent toujours autant que le premier jour, bien qu'on les connaisse déjà ; il y en a des tonnes sur des thèmes identiques, mais chacune est unique. C'était là que le conteur semblait devenir un véritable personnage, quelqu'un de différent, de substantiel ; c'était là qu'il nous bouleversait.
C'était l'histoire d'un petit arbre, mais je ne vais pas la raconter, je m'en voudrais de la gâcher ; il faudrait avoir un talent de conteur, prendre le temps et savoir la réinventer. Le seul élément indispensable est qu'elle raconte la mésaventure d'un petit être que tous avaient méprisé, pour se rendre compte un beau jour de leur bêtise. On sous-estime si souvent et gravement ce qui représente en fait le grand espoir de notre existence. Une sorte de variante sur le thème du *Vilain petit canard* d'Andersen, comme il y en a tant, comme on les aime toujours. Une telle histoire ne laisse pas indifférent, elle éveille l'adulte dans l'enfant et touche l'enfant dans l'adulte. C'est dans cet aspect initiatique et profond qu'elle trouve sa véritable universalité.
Certes tous nous avons été enfants, en ce sens toute histoire d'enfant évoque en nous quelque résonance. Toutefois, les tartines de margarine au chocolat râpé nous rappellent l'enfance de tous les jours ; elles ont pour unique et maigre intérêt de nous faire oublier le présent en faveur d'un passé qui nous permet de rêvasser béatement, nostalgie simplette. Alors que les véritables histoires nous rappellent ces moments où a jailli en nous notre propre humanité, ce sont elles qui peuvent encore éveiller en notre cœur ou notre esprit ce qui dort toujours sous un sommeil épais. Combien d'auteurs, pourtant, dans leurs livres, nous parlent uniquement de leurs tartines à la margarine et au chocolat râpé. Ils décrivent les objets qu'ils affectionnent, parlent de leur boulanger et de la baguette chaude du matin, racontent la voisine avec tous ses potins, ou quelque bière fraîche sur une terrasse ensoleillée, et quoi d'autre encore, leur maison, leur jardin, leurs potiches et leurs patins, et ils nous font sourire, le temps de quelques instants, le temps d'une page tournée. Ils le disent si bien, avec tant de charme et de finesse, peut-être, mais qu'en reste-t-il le lendemain ? Le quotidien, rendu

glorieux, idéalisé, admirable et plaisant sans raison, par le simple artifice de quelque gros plan dont les techniciens du verbe ont le secret.
Comme tout le monde, l'écrivain a besoin de se raconter. Après tout, sa vie n'est pas moins intéressante que celle d'un autre. Et où va-t-il tirer sa substance et son inspiration, sinon dans ce qu'il a vécu ? On ne peut guère lui reprocher de vouloir ainsi s'exhiber. D'autant plus qu'il vit avec une terrible épée de Damoclès. Écrire, aligner les mots, prendre au sérieux ce petit jeu, pire encore : avoir du succès, et bientôt chaque parcelle de ses pensées lui paraît aussi ciselée et précieuse que les bijoux de la Bégum. Comment ne pas tomber la tête la première dans les joies silencieuses et discrètes du narcissisme ? La complaisance guette, elle est tellement gracieuse.
On n'écrit jamais qu'un seul livre, celui de sa vie, paraît-il. Les heures en sont comptées, les lignes aussi. Pourquoi perdre du temps en banalités ? Allons droit au but, à l'essentiel, à la vérité. Que nous préoccupent notre siècle et ses goûts tout préparés, grand bien nous fasse ! Si nous nous satisfaisons de miettes, sachons qu'à de tels banquets nous ne pourrons guère nous rassasier. Et lançons-nous parfois dans les agapes que nous voulons mériter. Si nous ne savons pas trop comment y arriver, plongeons, le reste viendra. Que l'intendance suive !
Alors si nous racontons des histoires, espérons que ce ne seront pas des aventures de tartines de margarine avec du chocolat râpé. Parfois la distinction n'est pas si nette qu'on le pense. Mais nous tenterons l'impossible pour qu'il soit question d'arbres, de branches, de floraisons, et d'une vie qu'il s'agit de lire comme une immense métaphore. Espérons qu'elle aura du sens, pour nous et pour le pauvre lecteur de passage.
Je me dois pourtant de rajouter un paragraphe à ces quelques lignes. Car après avoir écrit cet article, j'appris que l'acteur en question était mort, un an à peine après la représentation, d'une longue maladie dont il devait à l'époque connaître l'aboutissement inéluctable. Comment ne pas alors repenser sous un autre jour les efforts de cet homme, déterminé à donner un sens à sa vie, en l'offrant à ses semblables, sur les planches du théâtre ? À travers leurs regards étrangers, il voulait sans doute laisser une trace de son passage, avant qu'il ne soit trop tard. Nous oublions si facilement que nous ne sommes guère éternels.